

PAYS D'ART ET D'HISTOIRE
DU PERCHE SARTHOIS

PARCOURS DÉCOUVERTE



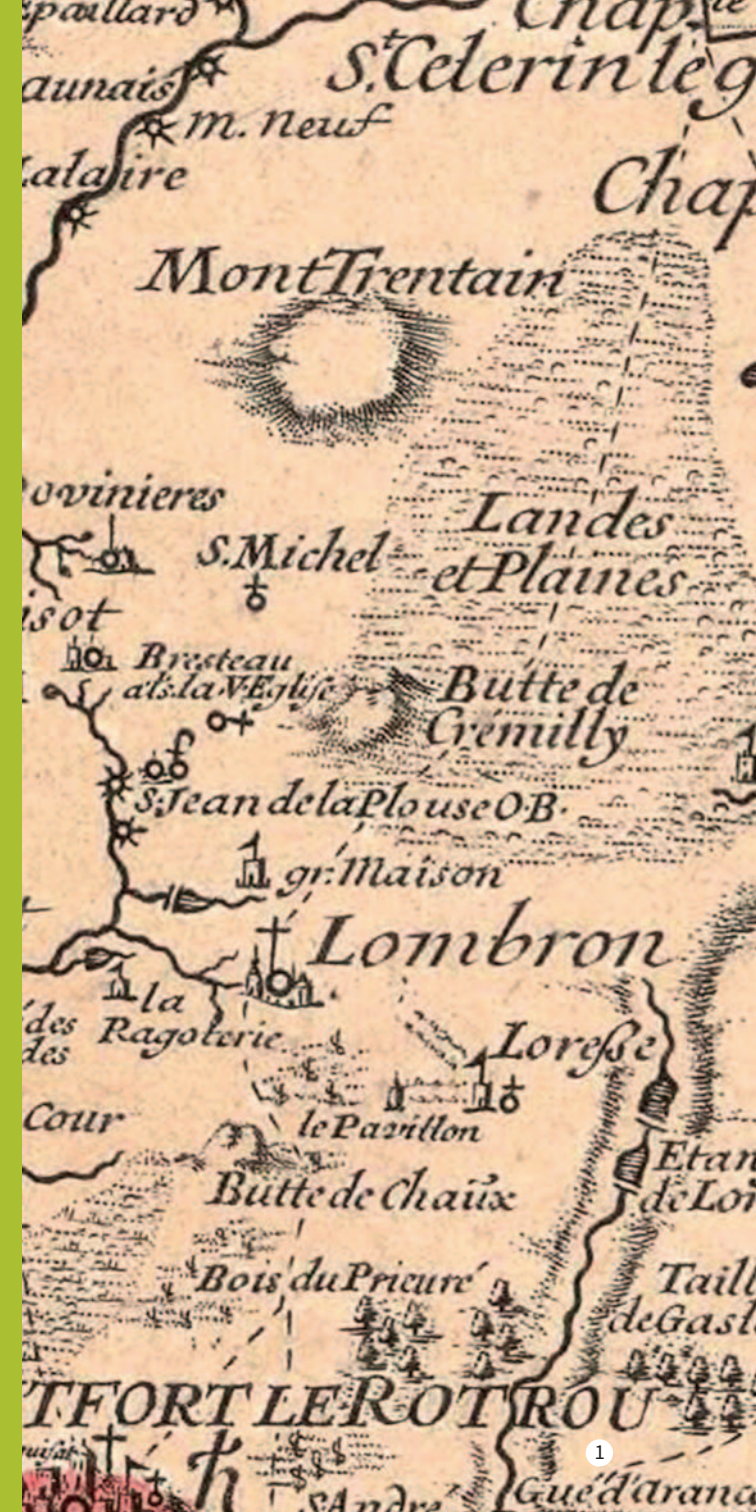
LOMBRON

VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE



INTRODUCTION

Intégrée à la communauté de communes du Gesnois Bilurien et au Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois, et située à 22 km du Mans, la commune de Lombron couvre une superficie de 24,11 km² et compte 1936 habitants en 2024.



Page de gauche : l'église de Lombron, baie gothique ouverte en 1516, en remplacement de la baie romane bouchée.
Ci-contre : Lombron et ses environs sur la carte de l'Évêché du Mans par Alexis-Hubert Jaillot (1706).
Source gallica.bnf.fr/BnF



1 Vue du bourg de Lombron au milieu du XX^e siècle. 2 Plan de Bresteau à Lombron, extrait de la notice *Lombron* par Yves Demas, 1986.



CONTEXTE GÉOGRAPHIQUE

La commune est irriguée par plusieurs petits cours d'eau appartenant au bassin de la Vive-Parence, dont le Lombron, près duquel s'est développé le bourg. Le Lombron conflue avec le Crocieux au sud-ouest pour former le ruisseau du Gué-des-Bondes. Au sud-est du territoire coule le ruisseau de Loresse tandis qu'à l'ouest, le Lortier et le ruisseau du Petit-Parc forment en partie la limite avec la commune de Saint-Corneille.

Le territoire communal est marqué par la formation géologique du Cénomanién (-100,5 à - 93,9 Millions d'années) qui se caractérise principalement par des sables. Deux zones se distinguent. La première, autrefois appelée le Pays Bas, est constituée de prairies humides située au nord-ouest de la commune. La deuxième, plus élevée, située au nord-est, comprend notamment les buttes de Montrentin, de Crémillé ou des Jubeaudières dont l'altitude n'ex-

cède toutefois pas 131 mètres. Globalement peu favorables à l'agriculture, certaines terres autrefois en landes ont été peu à peu plantées de pins dès le début du XIX^e siècle.

ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT

Si l'on prête une origine celtique au nom de la commune formé de la racine *lum* (devenue *Lom*), désignant un lieu marécageux, le développement de Lombron reste obscur jusqu'au XI^e siècle. En effet, la première mention relative à l'église de Lombron, "*ecclesia Santi Martini de Lumbrun*" apparaît dans le cartulaire* de l'abbaye Saint-Vincent du Mans vers 1080-1102. La paroisse n'est signalée dans les archives qu'à compter de 1234. Néanmoins, sa fondation est vraisemblablement antérieure, comme le suggère l'étude archéologique de l'église, ainsi que l'analyse, par Samuel Menjot-d'Elbenne, des titres féodaux du domaine de Bresteau, auquel était rattachée la seigneurie de paroisse.

LES DOMAINES SEIGNEURIAUX

Bresteau

Bresteau, initialement nommé Braitel, a pour premier seigneur connu Hugues I^{er} de Braitel, vers 1065. En mai 1097, Guillaume de Braitel se joignit à la Première Croisade aux côtés d'autres seigneurs du Maine dirigés par Robert de Courteuse, duc de Normandie, et Étienne de Blois. Il en revint en 1116. Le domaine de Bresteau, situé à 2 km environ du bourg, se trouvait au centre d'un plateau dominé par les buttes de Montrentin et Crémillé. Il consistait en un château à motte* complété d'une basse-cour* et d'une enceinte fossoyée, le tout construit initialement en terre et en bois. Aujourd'hui, il ne reste que très peu d'indices de ce château abandonné entre 1305 et 1404. À cette date, dans l'aveu* qu'il rend au comte du Maine, son suzerain* Foulque Papillon fait état

du site de la Rivière et de son château ruiné de Bresteau. S'il est inexact que le bourg primitif de Lombron correspondait au site de Bresteau comme on a pu le croire parfois, il existait bien en ce lieu une église au pied de la motte* et un habitat autour. De plus, après avoir établi le prieuré de la Chapelle-Guillaume dans le Perche, puis celui de Saint-Célerin au profit de l'abbaye de Marmoutier, Hugues de Braitel fonda à la fin de sa vie, à quelques centaines de mètres du château de Bresteau, un prieuré appelé Saint-Jean-de-la-Pelouse en faveur de l'abbaye de Saint-Calais, ainsi qu'une chapelle dite Saint-Michel-de-la-Barre et le presbytère de Lombron vers 1064-1070. Du prieuré, il ne semble subsister à la Révolution qu'une petite exploitation agricole vendue comme bien national avec une chapelle à un certain Jean Dorizon, le 8 février 1792. La chapelle du prieuré aurait été détruite vers 1820 et celle appelée Saint-Jean-de-la-Barre aurait été transformée en maison. Outre Bresteau, dont les seigneurs portaient le titre de "patron fondateur" de l'église de Lombron, la paroisse comprenait d'autres fiefs et domaines seigneuriaux documentés par les archives, à l'image de la Forêt et la Petite-Forêt alias Gourdainne relevant de Bresteau. Cependant, ces lieux ne semblent conserver aucun vestige de leur passé seigneurial, même si leurs douves en eau figuraient encore sur le cadastre de 1836. Toutefois, deux domaines d'origine médiévale conservent d'anciens logis seigneuriaux, à savoir Lauresse et la Grande-Maison.



1 Le bourg de Lombron sur le cadastre de 1836, Archives départementales de la Sarthe, section C1 du bourg, PC\167\010. 2 Pavillon d'angle de la cour d'honneur du château de Lauresse. 3 Vue aérienne du château de Lauresse vers le milieu du XX^e siècle. Archives départementales de la Sarthe, 18 J 574.

Lauresse

La seigneurie de Lauresse remonte également au XI^e siècle. La première mention de ses détenteurs apparaît dans le cartulaire* de l'abbaye Saint-Vincent sous le nom de *Montibus*. Cette famille de Monts qui rendait hommage au seigneur de Montfort fut à la tête du domaine jusqu'au XIV^e siècle, époque où Bertranne des Monts épousa Alain de Taillecou. De ce premier lignage sei-

gneurial, l'histoire a surtout retenu Hugues des Monts qui participa à la Troisième Croisade dont il revint vers 1197 avant de se retirer, selon la tradition, à la Blosserie à Pont-de-Gennes, territoire actuel de la commune de Montfort-le-Gesnois, où subsiste son monument funéraire dans le cimetière Saint-André. Aux XV^e et XVI^e siècles, plusieurs familles se succédèrent à la tête de Lauresse, les de Taillement cédèrent





1 Vue de la façade principale du château de Lauresse construit dans les années 1690. 2 La ferme du domaine de Lauresse et son pigeonnier. 3 Lauresse, chapelle Sainte-Catherine. 4 Carrelage du château de Lauresse au motif de pierre et d'ardoise. 5 Plan cadastral du château de Lauresse, 1836. Archives départementales de la Sarthe, section B4 de Lauresse, PC\167\009.

la place aux d'Avaugour, remplacés ensuite par les de Montmorency par le mariage de Jacqueline d'Avaugour avec Pierre de Montmorency en 1553. Les de Montmorency conservèrent Lauresse jusqu'à la vente du domaine en 1683 à Marguerite de Gennevilliers et Charles de Lisouët, sénéchal du Maine. Après leur mort, Lauresse connut plusieurs propriétaires jusqu'à la Révolution : Le Coustellier (1713-1738), de Viennay (1738-1739) et Lévêque de Vouziers. Le château resta dans la même famille par la suite jusqu'à son achat avant 1840 par la famille de marchands d'émaux manceaux Guillouard, dont la fille épousa M. Langlois, un autre négociant manceau. Vendu en 1864 à M. Lorette, ancien maire de Bonnétable et préfet des Deux-Sèvres, il fut racheté en 1877 par Emmanuel-Guillaume Rey, dit le baron Rey, éminent archéologue et orientaliste mais aussi ancien officier commandant les mobiles d'Eure-et-Loir pendant la Guerre de 1870. Le baron

Rey connaissait Lauresse pour y avoir logé au moment des combats qui eurent lieu à Lombron les 10 et 11 janvier 1871. Après sa mort en 1916, sa fille, la baronne de Loynes de Houlay, conserva la propriété jusqu'à son décès en 1959. Elle la transmit ensuite à sa nièce, la comtesse d'Herbray de Pouzal qui la revendit à Pierre-Marcel Cleach en 1983. Ce dernier fut maire de Lombron de 1971 à 2001, ainsi que conseiller général et sénateur de la Sarthe. Suite à son décès en 2019, Lauresse fut racheté par Pierre-Emmanuel Lecot en 2021. Si le site de Lauresse remonte au Moyen Age, les bâtiments actuels, comprenant le château, des communs, la chapelle Sainte-Catherine et la ferme du Domaine, ne sont pas antérieurs à l'Époque Moderne*. Parmi les plus anciens figurent le pigeonnier, symbolisant les droits de justice des seigneurs de Lauresse, et peut-être la chapelle Sainte-Catherine même si cette dernière a été

remaniée au cours des deux derniers siècles. Le château a été entièrement reconstruit dans les années 1690. Son plan est attribué à Siméon Garangeau (1647-1741), architecte parisien et ingénieur du Roi, proche de la famille Le Vayer dont Marguerite de Gennevilliers était la cousine. Siméon Garangeau s'est illustré par la construction de plusieurs châteaux dans le Maine dont ceux de la Chesnaye à Saint-Mars-de-Locquenay



et l'ancien logis de Beauchamp à Villaines-la-Gonais. Il introduisit en Sarthe une conception moderne du château. Aussi, Lauresse présente, sur un niveau de soubassement, un grand corps de bâtiment à étage, couvert d'un toit à combles brisés, flanqué de pavillons* en rez-de-chaussée. Ce logis est complété aux angles de la cour d'honneur par deux autres pavillons. La façade du château est animée par le traitement en avant-corps des extrémités et de la travée centrale, en légère saillie, surmontée d'un lanternon. L'utilisation de la brique, enduite à l'origine, pour les chaînes d'angles, corniches et bandeaux, rehausse ce jeu de volumes très sobre. L'intérieur présente l'un des tout premiers escaliers à rampe en fer forgé introduit dans le Maine, mais comme le reste des aménagements, il est resté inachevé. L'intérieur de la demeure a été restauré dans les années 1960. Ses façades, toitures ainsi que les deux pavillons encadrant la cour ont été protégés au titre des Monuments historiques en 1970.

La Grande-Maison

La Grande-Maison relevait de Breteau. Son origine est peut-être antérieure mais cette terre n'est documentée qu'à partir de la fin du XIV^e siècle avec la mention de Robin de l'Aunay. L'Aunay, ou Launay, est d'ailleurs l'autre nom de ce domaine mais l'appellation la Grande-Maison est privilégiée actuellement afin d'éviter la confusion avec la ferme de Launay qui en faisait partie par le passé. Parmi ses seigneurs, il faut signaler la famille de Bernay aux XV^e et

XVI^e siècles, dont l'un des membres, Pierre de Bernay, au service de Charles de Couesme, seigneur de Bonnétable par son mariage avec Jeanne d'Harcourt, facilita l'enlèvement de Gabrielle d'Harcourt, sœur cadette âgée de 13 ans, de la défunte épouse, en 1523. La Grande-Maison à Lombron fut d'ailleurs l'une des étapes de la cavale de Charles et Gabrielle, où la mère de cette dernière tenta en vain de reprendre sa fille à son gendre. Cette histoire rocambolesque entraîna la condamnation, par le roi François 1^{er}, de Charles de Couesme et de ses complices, mais ceux-ci obtinrent par la suite des lettres de rémission. Ensuite, la seigneurie de l'Aunay passa à la famille du Tronchay dans le deuxième quart du XVI^e siècle puis au XVII^e siècle, par alliance aux Le Balleur et Le Cirier, jusqu'à la vente du domaine par Henri Le Cirier, le 1^{er} janvier 1694, à André Guyonneau, conseiller du roi et lieutenant au siège présidial du Mans. Grâce

à cet acte de vente, nous connaissons l'importance de la seigneurie de l'Aunay à cette époque. Son domaine s'étendait sur Lombron, La Chapelle-Saint-Rémy et Saint-Célerin. Il comprenait, outre le fief et la haute justice de la Forêt achetée à Louis Morin de la Masserie, le 26 mai 1679, le fief de Pouvray à Saint-Célerin, le droit de banc dans la chapelle Sainte-Barbe de l'église de Lombron ainsi que les métairies de Guéroult, de Launay, le bordage de la Furetière et les lieux du Petit-Guéroult et de la Petite-Tasse, alias la Chalopinière. Cet acte décrit le lieu de la Grande-Maison en ces termes : *“un corps de logis composé de salle basse, escalier chambre au bout, escalier, tourrelle, cabinet ; sous lesquels est une cave ; cuisine, boulangerie, autre tourrelle, escurie, le tout de plain-pied ; un vestibule, escalier, chambres hautes, cabinets et greniers ; deux pavillons à cheminées dans l'un desquels est une chambre haute, grange, autre écurie,*

1 Plan cadastral du château de la Grande-Maison, 1836. Archives départementales de la Sarthe, section A3 de la Grande-Maison, PC\167\005. 2 Vue aérienne du château de la Grande-Maison au milieu du XX^e siècle.





Château de la Grande-Maison : ❶ Vue de la douve, de l'ancien pigeonnier et du pavillon. ❷ Façade principale du logis. ❸ Pont d'accès au château.

estable, bûcher, fuye, un petit jardin et deux courts, le tout enclos de fossés à cave, revêtus de murailles, d'un pont-levis. Un étang est également signalé ainsi qu'un jardin et des terres, des prés, une allée et une avenue. La famille Guyonneau conserva l'Aunay jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, époque où il fut transmis par le mariage de l'unique héritière de François-André Guyonneau, Anne-Françoise, à Jacques-Louis Belin de Béru qui fut procureur du Roi puis député du Tiers-États à la Révolution. Mort sans postérité en 1828, sa veuve lui survécut jusqu'en 1840. À cette époque le domaine comprenait encore 125 ha de terre, en plus du château de la Grande-Maison ainsi que la Furetière, la Chalopinère, le Petit et le Grand-Guéroult et le Dégoûtier. Lors de la succession d'Anne-Françoise Belin de Béru, la propriété fut démembrée, Mme Veuve Dugué du Mans conserva le château et 100 ha de terres

en 1842, mais le reste fut cédé à différents propriétaires. Puis en 1848, le château fut cédé avec 3,50 ha de terres à Richard Etienne, cultivateur à Nuillé-le-Jalais, avant d'être revendu à maintes reprises jusqu'à l'acquisition par les propriétaires actuels en 2000.

Si l'environnement de la maison, décrit en 1694, correspond en partie aux abords du château, il est difficile de rapprocher le logis actuel de celui détaillé à cette date, et ce d'autant que, d'après les annotations des registres paroissiaux tenus par le curé Le Maréchal, il aurait brûlé le 18 septembre 1762. D'ailleurs, l'érudit Julien-Rémy Pesche le signale dans son dictionnaire comme une "maison assez moderne et flanquée d'une tour à l'est". En outre, sur le cadastre de 1836, ce logis se situe sur un terre-plein ceint de douves disposant de deux points d'accès qui se font face, au nord-est et au sud-ouest ; il est

complété d'un pavillon* carré et d'une tour ronde aux angles nord-est et sud-est, ainsi que d'un étang. À cette époque le pont-levis n'existait déjà plus, il avait été remplacé par le pont fixe en pierre qui donne un aspect pittoresque au site. Le logis a été ensuite agrandi en plusieurs phases à partir du milieu du XIX^e siècle : la façade a été flanquée d'une tour au sud-est et harmonisée dans le style néogothique*, la façade arrière a été prolongée au nord-ouest d'une aile en retour et d'une tour d'escalier carrée au sud-ouest. Puis des communs ont été adossés à la douve entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, et remaniés à plusieurs reprises, notamment après un incendie en 2020. En outre, les abords du château ont été modifiés par la suppression du bras nord-est de la douve et par la création du chemin actuel, dans les années 1980-1990, en raison de la dangerosité de l'accès ancien situé au nord-ouest du site.

UNE COMMUNE AGRICOLE JUSQU'AU XX^e SIÈCLE

Ainsi, le territoire de Lombron se répartissait sous l'Ancien Régime entre différentes propriétés seigneuriales, auxquelles il faut ajouter les possessions des domaines religieux, comme ceux de l'abbaye de la Perrigne à Saint-Corneille, de la confrérie Saint-Michel-du-Cloître ou de la cure de Lombron, pour n'en citer que quelques-uns. De plus, la paroisse comptait aussi beaucoup de propriétaires modestes qui exploitaient, pour la plupart, eux-mêmes leurs terres. En 1804, en dehors du bourg, le territoire se composait de neuf hameaux,

vingt-cinq fermes et cent-huit bordages. Il est très difficile de définir précisément la limite entre ces appellations mais les "fermes" devaient correspondre à des exploitations de 12-15 ha au minimum, tandis que les bordages étaient des exploitations de taille inférieures : à Lombron ils comprenaient parfois moins de cinq ha. Les terres étaient essentiellement consacrées à la production de diverses céréales, et il subsistait quelques vignes. Le reste du territoire comprenait 287 ha de landes et de prairies et 135 ha de bois taillis. À cette époque, la commune semble avoir atteint son plus grand nombre d'exploitations agricoles puisque Julien-Rémy Pesche signalait, vers 1840, seulement 11 fermes et un "bien plus grand nom-

bre de bordages" sans plus de précision. Il existait également le moulin de Crocieux sur le ruisseau éponyme. Mentionné sous le nom "le Petit-Vaulombon" en 1654, il fonctionnait encore en 1881 grâce à une chute d'eau de 4 m et d'une roue à auget, mais pendant un tiers de l'année seulement en raison d'un débit d'eau insuffisant. La population de Lombron atteignit son maximum en 1836 avec 1645 habitants. Elle était majoritairement composée de paysans vivant dans les écarts de la commune. D'après Julien-Rémy Pesche, le bourg proprement dit comprenait 316 habitants vers 1840. Outre des rentiers et des journaliers, ses habitants étaient surtout des artisans, notamment des tisserands qui travaillaient le fil de chanvre

produit dans les environs et filé par les femmes. Néanmoins cet artisanat diminua progressivement pour s'éteindre à la fin du XIX^e siècle. Le bourg était limité, en 1836, au carrefour des rues de Torcé et La Chapelle-Saint-Rémy ainsi qu'à celui des rues de Saussay, du Lavoir et de Montfort. Il s'étendit progressivement mais resta limité à ses principales rues jusqu'à la fin des années 1960 ; il concentra alors un grand nombre de commerçants et d'artisans. La commune connut un lent déclin dans la seconde moitié du XIX^e siècle, consécutif au début de l'exode rural et à l'abandon des terres les moins favorables à l'agriculture.

LE TOURNANT DES ANNÉES 1970

C'est dans le troisième quart du XX^e siècle que Lombron connut son évolution la plus importante. En effet, les nombreuses petites fermes que comptait encore la commune ne résistèrent pas à la révolution agricole d'après-guerre et disparurent les unes après les autres au profit de l'agrandissement de quelques-unes, de sorte que si Lombron comptait encore 276 fermes en 1962, il n'en restait que 129 en 1975. Corollaire de ce phénomène, beaucoup de jeunes quittèrent la commune pour travailler en ville ; la population passa sous le seuil des 1000 habitants en 1968. Cependant, à l'aube des années 1970, la municipalité amorça un tournant décisif en développant une politique d'urbanisation progressive de son territoire, afin d'endiguer ce déclin démographique qui atteignit son paroxysme en 1975 avec 973 habitants recensés.

❶ Vue sur la ferme des Cassoires. ❷ Bassin maçonné et lavoir au hameau du Pissot. ❸ Vue en direction de Conhard depuis les sentiers de randonnée de Lombron.





1 La place de l'église de Lombron au milieu du XX^e siècle. 2 Vue aérienne du bourg de Lombron au début des années 1970. 3 Maison contemporaine à Lombron.

La commune créa successivement, à la périphérie du bourg, les lotissements du Petit Fourneau, du Pressoir, de l'Érabert, du Petit Parc et de la Rentière auxquels s'ajoutèrent les initiatives individuelles d'implantation de pavillons dispersés sur d'anciennes parcelles agricoles. Cela entraîna un étalement urbain qui se traduit aujourd'hui par une population et un habitat renouve-



lés. Selon les données INSEE de 2020, 59,6 % des résidences de la communes ont été construites entre 1971 et 2005, soit 480 maisons sur les 806 que comptait la commune en 2018. Si la dynamique de la construction est aujourd'hui pondérée pour limiter l'artificialisation des sols, elle se poursuit en cours du lotissement privé du Haut Poyet, qui comprend vingt-six lots. Il ne reste aujourd'hui que trois exploitations professionnelles tournées vers la polyculture ou/et l'élevage, à savoir les Cassoirs, Conhard, Bresteau, auxquelles s'ajoutent les deux fermes maraîchères du Hanneton et du Vivier ainsi que deux centres équestres, *Les 2 équilibres* et le *Cercle hippique des Brières*, plus les *Écuries de la Dentelle*. Cette évolution s'est accompagnée de la création d'équipements publics en lien avec le développement des associations de la commune, au nombre de treize actuellement. La dernière réalisation est la salle polyvalente Simone

Veil, ouverte en 2023. En parallèle de ces profondes transformations du bourg, le territoire communal a connu deux phases de remembrement, liées au passage de l'autoroute A11 au sud de la commune en 1978, et au tracé de la ligne de chemin de fer à grande vitesse empruntant l'extrémité sud du territoire depuis 2017. Pour accompagner l'urbanisation du bourg, la commune s'est engagée dans le maintien d'un cadre de vie de qualité par son fleurissement et sa participation au concours des "Villes et villages fleuris" depuis 1962, mais aussi dans le développement d'itinéraires de randonnées depuis les années 1980 et la création de différents aménagements paysagers, dont le prochain devrait être celui de la zone humide de l'Érabert. Ainsi, conservant ses services de proximité, quelques commerces et de nombreux artisans, la commune est particulièrement attractive pour les ménages qui travaillent au sein du bassin d'emploi du Mans.

PARCOURS DÉCOUVERTE

Proposition d'un parcours de découverte du bourg de Lombron grâce à un itinéraire de 1,92 km avec une possibilité de variante pour en découvrir davantage (parcours total de 3,21 km).

Église Saint-Martin de Lombron, chevet, bras sud du transept et tour-clocher.



1 Vue intérieure de l'église. 2 Vue sur la façade ouest de l'église. 3 Portail occidental de l'église.

1 L'ÉGLISE SAINT-MARTIN

Protégée au titre des Monuments Historiques depuis 1973, l'église de Lombron compte parmi les plus anciennes du Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois.

Elle se compose d'une nef complétée d'un transept, surmonté au centre d'une tour-clocher, ouvrant sur un chœur semi-circulaire depuis lequel on accède, au nord, à une sacristie ajoutée en 1656.

Si la nef a été reconstruite pour être élargie d'environ un mètre de chaque côté, comme le suggère l'observation de la façade ouest, le chœur et le transept remontent au début de l'époque romane. En effet, l'archéologue Alain Valais a démontré la précocité de ces parties de l'édifice qu'il a datées de la période 950-1050, notamment grâce au radiocarbone*, faisant ainsi reculer d'un siècle les datations avancées jusque-là. Les parties romanes se caractérisent par une construction en grès en petit appareil carré ou rectangulaire formant

des assises horizontales, une mise en œuvre des pierres en chevrons visible sur le bras-nord du transept, et des chaînes d'angles en grand appareil calcaire, constituées en partie du réemploi de blocs provenant d'anciens sarcophages. Les baies romanes, en plein cintre à claveaux*, sont placées dans la partie haute des murs ; celles du chœur, à l'exception de la baie d'axe modifiée en 1871, sont reliées dans leur partie supérieure par un cordon de billettes,

montrant le soin apporté à l'édifice. Ces parties romanes ont toutefois subi des modifications au fil du temps, en témoignent la présence de blocs plus désordonnés dans la partie haute du chevet, la trace de la toiture primitive du chœur remplacée par le toit actuel plus plat et la modification des pignons du transept pour ouvrir de grandes baies gothiques au XVI^e siècle.

Difficile à dater, la nef actuelle pourrait avoir été élargie dès la fin du XV^e siècle

4 Baie romane du chevet. 5 Mur sud de la nef.



puisque les comptes de fabrique* conservés à partir de 1500 ne font aucune allusion à ce type de travaux, mais signalent la création des marches en 1513 et la construction d'un auvent de bois, appelé "balet", devant la grande porte en 1521. Les ouvertures de la nef datent des XVII^e et XIX^e siècles. La porte latérale actuelle a été refaite en 1660 ; elle ouvrait sur le cimetière jusqu'à son transfert route de La Chapelle-Saint-Rémy, en 1866.

L'intérieur de l'édifice présente une abside voûtée en cul-de-four, une nef et un transept lambrissés à l'exception du bras gauche occupé par la chapelle des seigneurs de Lauresse, couverte d'une voûte d'ogives à liernes* et tiercerons*. Cette dernière daterait des années 1450 ou 1460 selon l'abbé Froger, qui indique également que la clé sculptée était décorée d'un écu aux armes des Taillement, seigneurs de Lauresse dans la

seconde moitié du XV^e siècle. Le bras droit abritait la chapelle de Bresteau dont les seigneurs portaient le titre de patrons-fondateurs de l'église. L'édifice abrite un riche mobilier complété et transformé au fil du temps. Aujourd'hui, elle conserve des éléments issus de trois campagnes d'aménagement et de décoration distinctes. La plus ancienne date du XVI^e siècle, connue par les comptes de fabrique* ; il en reste peu de choses. La seconde, réalisée dans les années 1760-1770, est attribuée à François Lemaréchal, curé de Lombron de 1752 à 1792. De nombreux éléments subsistent mais ils ont souvent été déplacés et transformés lors de la dernière grande phase de travaux initiée par l'abbé Alfred Milet, curé de la paroisse de 1872 à 1885. Ce dernier est à l'origine des décors peints actuels, des apports de stucs* tels qu'ils sont visibles dans le chœur ou sur la chaire du XVIII^e siècle et

probablement des vitraux du XIX^e siècle. En effet, il ne reste rien des aménagements du chœur du XVI^e siècle qui étaient constitués d'un autel et, distinct de ce dernier, d'une armoire eucharistique ajourée*, séparés de la nef par une clôture en bois comme l'indiquent les comptes de fabrique*. À cette époque, les murs de l'église étaient couverts de peintures murales comme l'ont révélé les sondages effectués en 1987. Toutefois, au dessus de l'arc triomphal*, le Christ en croix, accompagné à l'origine de la Vierge et de saint Jean, est celui acheté en 1546 auprès du sculpteur manceau Jehan Marays. En 1644, un retable* fut installé dans le chœur, avant d'être remplacé par un autre en 1760. Ce dernier se composait d'un autel à la romaine, d'un tabernacle à gradins en marbre de Sablé et, inséré dans un décor d'architecture en bois, d'un bas-relief en terre cuite représen-

1 Bras nord du transept, clé de voûte de la chapelle de Lauresse, fin XV^e siècle. 2 Christ en Croix par Jehan Marays, 1546. 3 Tableau du retable situé à gauche de la nef. L'Assomption de la Vierge, d'après le tableau de Rubens, 2^e moitié du XVII^e siècle.





1 Statue de saint Sébastien, terre cuite, par Jean Berault, 1565. 2 Statue de la Vierge à l'Enfant, pierre, XIV^e siècle. 3 Statue d'évêque, bois, XVIII^e siècle. 4 Placard mural de la chapelle de Lauresse, inscription sur plaque de cuivre, 1678. 5 Vue sur la nef de l'église.

l'indique l'inscription sur plaque de cuivre sur la porte. Bienfaitrice de l'église, elle aurait brodé, au fil de soie et d'or, la chasuble et les ornements sacerdotaux (une étole, un manipule et un voile de calice). Classés Monuments Historiques, ils sont désormais conservés en mairie.

Dans la chapelle de Bresteau, les inscriptions funéraires des curés Jean Dupin (17 octobre 1409 †) et Gervais Le Verrier (22 août 1513 †) sont insérées dans le mur ouest. L'autel et retable du XVIII^e siècle, dépourvu de son décor d'origine, présente un dessin récent et deux statues, dont celle de saint Sébastien en terre cuite commandée à l'artiste Jean Berault en 1565, en même temps qu'un saint Martin aujourd'hui disparu. Dans la niche de droite figure une statue moderne de saint Joseph et l'Enfant. Cette chapelle conserve, dans la baie ouverte en 1516, un vitrail composé de différents panneaux provenant des deux baies gothiques du transept, réunis au milieu de bordures

tant l'Apothéose de saint Martin, œuvre du sculpteur du Mans Joseph Lebrun, auteur également des cinq bas-reliefs de l'église de Duneau. Ce dernier réalisa en 1774 un autre bas-relief figurant le Sacrifice d'Isaac pour l'autel de la chapelle de Bresteau. Depuis la fin du XIX^e siècle, ces deux œuvres majeures de l'église, repeintes, sont placées au-dessus des boiseries du chœur, et l'autel en marbre, démantelé, a servi pour la réalisation de ceux des chapelles. Les boiseries du chœur se prolongent au niveau du transept, par deux tableaux figurant deux personnages, un laïc à gauche et un religieux à droite. Il pourrait s'agir de saint Louis et de saint Martin et non d'un seigneur de Lauresse et de l'abbé de Saint-Calais, comme l'a cru l'historien local Yves Demas. Ces boiseries du XVIII^e siècle ont été complétées d'éléments décoratifs au XIX^e s. et surmontées de sculptures. Deux d'entre elles sont placées sous des dais d'architecture néogothique*, de part et d'autre de la baie d'axe élargie pour recevoir un vitrail illustrant la Charité de saint Mar-

tin, saint patron de l'église. À sa droite, la statue en pierre du XIV^e siècle de la Vierge à l'Enfant proviendrait, selon Yves Demas, de la chapelle du prieuré de Bresteau. Dans la chapelle de Lauresse, l'autel est surmonté d'un décor néogothique* composé de moulages en plâtre qui encadrent des sculptures : deux apôtres en terre cuite du XVI^e siècle et, au centre, un évêque en bois polychrome du XVIII^e siècle. Dans cette chapelle se trouve un placard mural qui renfermait une urne en plomb contenant le cœur de Louise de Lombelon, épouse de Pierre II de Montmorency, décédée le 24 novembre 1678, comme



1 Détail des décors sculptés néogothiques au-dessus de l'autel de la chapelle de Lauresse, fin du XIX^e s. 2 Tableau représentant saint Martin (?), XVIII^e s., chapelle de Bresteau. 3 Le Sacrifice d'Isaac, Bas-relief en terre cuite par Joseph Lebrun, 1774. 4 Vue générale du chœur. 5 Vitrail de la chapelle de Bresteau, panneaux XVII^e et XIX^e s., bordures XIX^e s. 6 Inscription funéraire de Gervais Le Verrier, ancien curé, décédé le 22 août 1513. 7 Chapelle de Bresteau, banc seigneurial, XVI^e siècle.

décoratives du XIX^e siècle. Ces panneaux peuvent remonter pour certains au XVII^e siècle mais ils ont été restaurés voire complétés au XIX^e siècle, probablement à l'initiative de l'abbé Milet, neveu de l'abbé Philbert, proche d'Eugène Hucher et de l'atelier de vitrail du Carmel



du Mans. Comme l'indiquent les inscriptions placées en dessous, les deux panneaux du registre supérieur représentent sainte Marguerite-Marie Alacoque et le Sacré-Coeur ; en dessous, sainte Catherine et saint Ferdinand sous les traits d'un guerrier en armes et, dans la partie basse, saint Alfred, représenté en moine, et saint Jean-Baptiste. La chapelle de Bresteau conserve le banc seigneurial du XVI^e siècle au dossier sculpté de motifs Renaissance, du collier de l'ordre de Saint-Michel et des armoiries des Montmorency-Fosseux (?) bûchées. Il est peint en jaune comme les deux banquettes du XVIII^e siècle placées au passage de la nef. De part et d'autre de la nef, les deux retables* latéraux auraient été réalisés au XIX^e siècle grâce au réemploi des éléments des retables* des XVII^e et XVIII^e siècles. Celui de gauche est consacré à la Vierge, et celui de droite à saint Jean-



Baptiste. Une représentation de ce saint, en terre cuite du XVII^e ou XVIII^e siècle est d'ailleurs conservée dans la niche en partie supérieure. Elle proviendrait de la chapelle de Bresteau détruite. Ces deux retables* comprennent des tableaux de la seconde moitié du XVII^e siècle représentant *l'Assomption de la Vierge* d'après le tableau de Rubens, et *Le Christ et les pèlerins d'Emmaüs sur le chemin de Damas*. Les murs de la nef sont recouverts d'un badigeon blanc qui masque des peintures murales parmi lesquelles un saint Éloi, dont on perçoit le buste et l'inscription. Sur le mur droit subsistent des tracés d'épures qui guidaient les tailleurs de pierre et sculpteurs dans leurs réalisations. La nef conserve un ensemble de bancs commandé au menuisier de Pont-de-Gennes, Gabriel Tison. Ils portent l'inscription des noms des paroissiens qui les occupaient en 1764. De la



ceux de 1504 portant les armes de Mathurin de Saint-Mars, seigneur de Breteau et patron de la paroisse, retrouvés dans le jardin du presbytère. Dirigez-vous vers la rue de La Chapelle-Saint-Rémy.

2 LA RUE DE LA CHAPELLE Le carrefour de l'église

L'église est le point de convergence de voies anciennes reliant La Chapelle-Saint-Rémy, Montfort-le-Gesnois et Torcé-en-Vallée. Par conséquent, aux abords de ce carrefour se situent des bâtiments anciens auxquels se sont ajoutées quelques constructions au XIX^e siècle. C'est à cet endroit que se trouvaient les principaux commerces du bourg à l'image d'une auberge nommée Hôtel Saint-Martin au début du XX^e siècle. À cette époque, la maison témoignait encore des transformations de sa façade au XVIII^e siècle avec ses baies à

même époque date le confessionnal, placé sous la tribune construite à l'initiative de l'abbé Milet qui fit ouvrir à cette occasion la baie occidentale pour l'éclairer. Dans l'autre angle, sous la tribune, se trouvent les fonts baptismaux du XIX^e siècle ; ils auraient succédé à

arcs segmentaires et linteaux délardés*, mais celle-ci a été modifiée dans les années 1960. Elle abrite actuellement le bar-tabac-presse (au n°2 rue de Torcé).

L'urbanisation de la rue

En 1836, la rue de La Chapelle-Saint-Rémy était urbanisée jusqu'aux n° 6-7 actuels même si quelques maisons existaient à l'emplacement du n°20.

Les premières maisons sur la droite, bien que remaniées, ont toutes une origine ancienne. Ainsi, celle occupée par la boucherie (au n°2 rue de La Chapelle-Saint-Rémy) date, dans son état actuel, de 1860, mais son aile en retour présente un toit à forte pente, témoignant d'une construction de cette partie au XV^e ou au XVI^e siècle.

Elles sont construites perpendiculairement à la rue sur des parcelles plus vastes tandis que sur le côté gauche, les maisons présentent un front continu

1 Banc de la nef, par Gabriel Tison, menuisier à Pont-de-Gennes, 1764. 2 Fenêtre de sondage des peintures murales, dégagée en 1987, armoiries, XVI^e s.(?) 3 Fonts baptismaux, marbre noir, XIX^e s. 4 Confessionnal, XVIII^e s. 5 La rue de la Chapelle-Saint-Rémy au début du XX^e s.



1 Ancien atelier du sabotier Leprêtre, au n° 28, rue de La Chapelle-Saint-Rémy. 2 Atelier du charron Marcel Dutertre, au n°6, rue de La Chapelle-Saint-Rémy. 3 La famille du charron Dutertre et ses deux ouvriers vers 1900. L'enfant au premier plan est Marcel Dutertre (1890-1974), dernier charron de Lombron. 4 Ancienne grange abritant depuis 2021 une collection d'objets anciens. 5 Vue sur la rue de La Chapelle-Saint-Rémy. 6 Le premier pavillon construit par l'entreprise la SUCITP, 1958-1959, au n°6, rue de La Chapelle-Saint-Rémy.

avec une façade sur mur gouttereau*, ce qui suggère une origine différente.

La maison située au n°4 a été transformée dans le courant du XX^e siècle, notamment avec le retrait de son pignon pour respecter le plan d'alignement. Son pignon opposé conserve quelques boulins* faisant office de pigeonnier. Il s'agit probablement d'une ancienne ferme, comme le laisse supposer les dépendances agricoles qui la complètent. Le site a été racheté par la commune au début des années 1970 pour la création de la maison des associations. Restaurée en 2021, la grange désormais appelée "la grange aux souvenirs" abrite une collection d'objets anciens donnés à la commune.

Au n°6, le logis à la volumétrie importante et à la pente de toit accentuée est probablement très ancien, même si ses

remaniements successifs et l'absence de documentation empêchent toute datation précise.

Malgré l'augmentation progressive des constructions le long de la rue dans la seconde moitié du XIX^e et au XX^e siècle, son urbanisation demeure lâche. Bâtie à la fin des années 1950, la maison n°8 se distingue nettement. Il s'agit de l'un des tout premiers pavillons construits par l'entreprise locale la SUCITP, à Lombron, juste après sa création en 1958. Édifiée en retrait de la rue et flanquée d'un garage, cette maison, à la façade très simple avec de larges fenêtres, est, comme son muret de clôture, en pierres calcaires extraites des carrières des environs de Mangers. Parfaitement conservée, elle fait figure de marqueur de l'habitat du XX^e siècle à Lombron. À l'angle des rues de la Chapelle-Saint-

Rémy et de la Croix Boissée se situe une maison construite en 1881 sur une vaste parcelle ceinte d'un mur de clôture auquel est adossée une croix.

Une rue peuplée principalement d'artisans

À l'image du reste du bourg, cette rue était occupée au début du XX^e siècle par quelques commerçants et de nombreux artisans, comme l'indique le recensement de 1906 dénombrant, en plus de quelques rentiers, deux boulangers, trois menuisiers, un maçon, un sabotier, quatre charrons, un marchand, un bouilleur de cru, un cafetier, deux couturiers, une lingère. Parmi eux, il y avait Julien Dutertre et son fils Marcel ainsi que deux ouvriers. Marcel Dutertre (1890-1974) exerça presque jusqu'à la fin de sa vie au n°6, où son atelier est



1 Carrefour de la Croix Boissée au début du XX^e siècle. 2 La Croix Boissée, XVIII^e siècle (?). 3 Puits dans une cour commune de la Guitardière, rue de la Croix Boissée.

presque intégralement conservé. Les artisans ont disparu peu à peu à partir de l'après-guerre mais les habitants se souviennent encore également du sabotier, M. Leprêtre, qui a travaillé jusque vers 1980 au n°28 dans son petit atelier perpendiculaire à la rue.

3 LA CROIX BOISSÉE

L'appellation "croix boissée" s'explique par la tradition religieuse ancienne consistant à venir attacher des brins de buis à certaines croix le jour de la fête des Rameaux.

Une croix apparaît déjà dans ce carrefour sur le cadastre de 1836. Cependant, d'après Yves Demas, celle-ci serait la "croix boissée" de l'ancien cimetière entourant l'église; elle aurait été implantée ici après son transfert en 1866.

Certes, nous savons grâce aux comptes de fabrique* qu'une "croix boissée" fut installée dans le cimetière en 1452 et refaite en pierre de Vouvray en 1504, mais rien ne prouve qu'il s'agit de cette croix en pierre calcaire. De plus, son état

de conservation et sa facture suggèrent plutôt une datation postérieure. Elle ressemble beaucoup à celle qui surmonte le portail de l'ancien hôpital de Pont-de-Gennes, édifié en 1718.

4 LA RUE DE LA CROIX BOISSÉE

Cette voie est ancienne mais elle n'était pas urbanisée avant le XX^e siècle. Elle était uniquement bordée par le hameau de la Guitardière qui comprenait dix-sept maisons réparties autour de quatre

cours communes en 1836, occupées en partie par de petits cultivateurs et des artisans, parmi lesquels un tailleur d'habits et un tisserand. Trois logis ont été démolis en 1878, d'autres ont été convertis en bâtiments ruraux ou réunis mais les cours communes sont toujours perceptibles avec leurs puits à l'usage de plusieurs habitations. S'il ne s'agit plus aujourd'hui d'un hameau agricole, le lieu conserve son caractère rural grâce à la préservation d'anciens bâti-

1 Bâtiment rural de l'ancien hameau de la Guitardière, au n°8 rue de la Croix Boissée. 2 Le Carrefour, au début du XX^e siècle.



1 Hameau de la Guitardière sur le cadastre de 1836, Archives départementales de la Sarthe, section C1 du bourg, PC\167\010. 2 Spectacle théâtral donné par les jeunes filles du foyer de Louise Normand, au n°1 de la rue de Conneré, milieu du XX^e siècle. 3 Vue d'ensemble d'un ancien bordage, rue de Conneré.

ments : grange, soues à cochons et étable-remise notamment. À droite de la rue, la maison située au n°7 est issue de la réunion de deux anciennes maisons.

5 LE CARREFOUR

À l'intersection de la rue de la Croix Boissée et des routes de Beillé et Conneré se trouve un groupe de maisons anciennes, autrefois nommé "le Carrefour". Dans la première moitié du XIX^e siècle, d'après Julien-Rémy Pesche, cet endroit formait un hameau.

Les maisons qui l'occupent aujourd'hui conservent un fond ancien mais sont très remaniées; elles abritaient pour certaines des commerces dans la première moitié du XX^e siècle.

Celle située à l'angle des rues de Conneré et de Beillé (n°1 rue de Conneré) se distingue par son étage surmonté d'un toit à quatre pans. Ce bâtiment est le résultat de la transformation de trois anciennes habitations. Il appartenait, au XX^e siècle, à M. de Nicolaÿ, proprié-

taire du château de Montfort-le-Gesnois. Il fut occupé par une école libre tenue par deux religieuses puis, de 1941 à 1977, par Louise Normand, éducatrice paroissiale laïque, à laquelle M. de Nicolaÿ en fit don pour lui permettre de fonder un foyer pour jeunes filles à la santé fragile ou handicapées. Catholique fervente, Louise Normand se consacrait à son action sociale et religieuse, mais aussi à l'écriture. Parmi ses nombreuses œuvres, certaines ont été publiées, notamment des pièces de théâtre qu'elle faisait jouer à ses pensionnaires.



Si vous optez pour le parcours le plus long (option 2), poursuivez par la rue de Conneré jusqu'à la rue du Pressoir en face de laquelle se trouve l'accès à la zone humide communale de l'Érabert. Sinon, empruntez la rue du Lavoir (point 7).

6 LA RUE DE CONNERÉ

Une rue composée d'anciennes petites fermes

Sur votre parcours, outre des constructions récentes, vous verrez quelques anciennes fermes, parmi lesquelles celles situées aux n°3 et 12 ainsi que celle du Pressoir au n°5. De dimensions très réduites, ces exploitations ne permettaient pas toujours de faire vivre le foyer au XX^e siècle. Les plus petites étaient souvent tenues par les femmes tandis que leur époux avait une activité complémentaire. La disparition de ces derniers bordages dans les années 1970 libéra des parcelles de terre pour la construction. C'est ainsi que fut créé le second lotissement de la commune, dit "du Pressoir", dans les années 1980. Aux



1 Ancien bordage, rue de Connerré. 2 Maison au n°3 rue du Lavoir, bibliothèque communale depuis les années 1970. 3 Les maisons des Raberts sur le cadastre de 1836, Archives départementales de la Sarthe, section C1 du bourg, PC\167\010. 4 Puits, rue du Lavoir. 5 Lucarne de la maison, au n°1 de la rue du Lavoir, 1891.

pavillons réalisés par des propriétaires privés s'ajoutèrent des logements locatifs construits par un bailleur social.

La zone humide de l'Érabert

Son nom est issu de la déformation du nom du lieu-dit "les Raberts" qui regroupait en 1836 quatre maisons autour d'une même cour. Le site devint momentanément le siège de la SUCITP à ses débuts. Les anciens bâtiments sont encore visibles rue de l'Érabert mais les terres agricoles autour ont été urbanisées, en partie par la création de lotissements à partir de 1986. Le reste constitue la zone humide, qui occupe une surface d'1,86 ha sur un espace total de 3,21 ha. Cet ensemble abrite une riche biodiversité constatée lors d'un diagnostic réalisé par le CPIE des Vallées du Loir et de La Sarthe en 2021.

Le site devrait faire l'objet d'un aménagement dans les années à venir afin de le préserver, tout en permettant l'accès du public.

Revenez sur vos pas en direction du bourg pour emprunter la rue du Lavoir.

7 LA RUE DU LAVOIR

Les maisons

Cette rue se situe sur le tracé de l'ancien chemin de Tuffé à Montfort passant par



Beillé. Sur le cadastre de 1836, le parcellaire est lâche et le bâti limité à quelques maisons situées aux extrémités et au centre de la rue.

La maison perpendiculaire à la rue, située au n°7, est la plus ancienne. La faible hauteur de ses murs gouttereaux* et sa forte pente de toit permettent de la faire remonter à la fin du XV^e ou au XVI^e siècle, même si son appentis sur l'arrière a été construit plus tardivement et sa façade modernisée au XX^e siècle.

Les maisons situées en bas de la rue ont été transformées voire reconstruites dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

La maison au n°3 comprenait à l'origine deux modestes logements. L'un d'eux, correspondant à la porte de gauche, fut reconstruit en 1857, puis réuni à celui de droite en 1862 pour prendre sa forme actuelle. Surélevé par rapport au niveau de la rue, il ménage une cave dont l'usage peut correspondre à celui d'un tisserand, dont le travail du fil de chanvre nécessitait une atmosphère humide afin qu'il ne casse pas. Son toit de tuiles plates unifie l'ensemble mais la façade conserve les deux portes de sa division passée. À l'intérieur, une différence de niveau est toujours visible entre les deux parties. Le mur nord de la pièce de droite renferme les restes d'un personnage sculpté en terre cuite conservant des traces de polychromie. Cette sculpture, sans rapport avec la maison, pourrait provenir de l'église ou de l'ancien cimetière car il était fréquent dans le passé d'y enterrer les vieilles statues consacrées. Rachetée par la commune, cette maison a été transformée en bibliothèque en 1976.



1 Le lavoir à toit à impluvium, rue du Lavoir. Photo © Perche Sarthois. 2 Vestige de sculpture de terre cuite inséré dans un mur de la maison, au n°3 de la rue du Lavoir. 3 La famille Bureau devant la maison familiale, au n°1 rue de Montfort, début du XX^e siècle.

La maison voisine, au n°1, comprenait à l'origine deux maisons également ; elles ont été démolies à l'initiative de Louis Trottin en 1889 pour construire la maison actuelle en 1891. Cette dernière est très caractéristique des maisons de bourgs de la fin du XIX^e siècle, aux façades sobres et régulières et aux toits à croupes* couverts d'ardoises. Ici, le décor se concentre au niveau de la corniche et des lucarnes en pierre à volutes et frontons triangulaires. Néanmoins, la petite marquise abritant la porte rompt la monotonie de la façade. La partie de droite formant une aile en retour d'équerre était à l'origine une dépendance modifiée ultérieurement.

Le lavoir

En 1836, il existait une pièce d'eau près de l'emplacement du lavoir actuel ; elle est probablement à l'origine de son aménagement. Néanmoins, il fallut attendre 1902 pour que le conseil municipal décide de

construire les deux lavoirs du bourg. Le projet fut réalisé par Albert Bouvet et Auguste Guillet, respectivement maçon et charpentier à Lombron, pour un coût de 1880 francs, financé grâce à une aide de 100 francs de la commission départementale.

Puis en 1924, constatant que ce lavoir était en mauvais état, qu'il débordait sur la rue et avait déjà provoqué plusieurs accidents, la municipalité décida à l'unanimité le 27 juillet d'acquiescer un are dans la parcelle voisine "le champ des Fourneaux", propriété d'Émilie Chevillard, afin de reculer le lavoir. Ce fut chose faite dès le mois d'août mais les travaux ne furent traités de gré à gré qu'en 1927 avec M. Garnier, charpentier-couvreur à Montfort. Une pompe fut ensuite installée à l'angle du lavoir, côté rue. Comme l'autre lavoir, il s'agit d'une construction sur poteaux de bois, surmontée d'un toit à impluvium permettant de recueillir les eaux de pluie dans le bassin. Le mur arrière présente des

éléments de récupération des monuments funéraires de l'ancien cimetière situé au sud de l'église.

Puis tournez à gauche pour emprunter la rue de Montfort jusqu'à l'ancienne école de garçons.

8 LA RUE DE MONTFORT

Le début de la rue

En dehors de quelques maisons situées à proximité du carrefour, la rue de Montfort n'est encore en 1836 qu'un chemin ne comportant qu'une seule construction, à la place du n°8 actuel. La maison située à l'angle des rues du Lavoir et de Montfort existait anciennement, mais elle a été modifiée à plusieurs reprises à partir de 1853. Propriété du menuisier Bureau au début du XX^e siècle, elle ne comprenait pas d'étage. Rachetée en 1966 par le maréchal-ferrant Georges Provost, elle fut surélevée et agrandie pour prendre son aspect actuel dès l'année suivante afin d'y installer sa quincaillerie et y déve-



lopper des activités de réparation-vente de machines agricoles, de serrurerie et de plomberie. Cette maison abrite aujourd'hui encore un commerce. La maison située en face, à l'angle de la rue de Saussay, a elle aussi perdue sa physionomie ancienne dans les années 1960. Les maisons suivantes transformées à partir de la même époque abritaient également des artisans-commerçants dans la première moitié du XX^e siècle, notamment un bourellier-mate-lassier.

Les terres en labours bordant cet axe ont progressivement été loties à partir de 1843, puis les constructions se sont intensifiées, principalement sur le côté gauche, au cours de la décennie suivante, mais l'urbanisation s'interrompait au niveau de l'ancienne mairie-école jusqu'au troisième quart du XX^e siècle. Les constructions anciennes de la portion suivante étaient de petites fermes.

L'ancienne école de garçons (n°14)

D'après une délibération municipale du 27 septembre 1810, il n'y avait pas d'école communale à Lombron. Cepen-

1 La rue de Montfort avec des chevaux devant l'atelier du bourellier, début du XX^e siècle. 2 Vue aérienne de Lombron. Au premier plan, la rue de Montfort et l'école de garçons. Milieu du XX^e siècle. 3 Vue de la rue de Montfort.

dant, depuis 1800, un habitant faisait la classe à une dizaine d'enfants. Cette personne étant très âgée, la commune proposa d'accepter la candidature du curé Jacques Blot pour instruire les enfants, afin d'éviter de devoir acheter une maison pour servir d'école. Néanmoins, dans les années 1840, la classe était dispensée dans un local privé loué par la commune. Son emplacement changea à plusieurs reprises. Puis, au début des années 1860, la commune décida d'acheter l'ancien presbytère (correspondant au n°1 rue de Torcé) auprès de son propriétaire, M. Langlais, pour y rétablir le curé. Il fut envisagé parallèlement d'approprier le nouveau presbytère (maison n°2 place de l'Église) en mairie-école. Des plans furent réalisés par l'architecte Nourry-Blotin en 1863, mais le projet s'élevant à 9 500 francs parut excessif au conseil municipal qui, après bien des tergiversations, finit par le rejeter définitivement. Deux ans plus tard, face aux problèmes que posait

l'école et à l'augmentation de la population, la commune proposa d'acquérir une portion de terre sur la route de Torcé. Son emplacement correspond à celui où l'école de filles fut construite au début des années 1880. En effet, bien que ce terrain fut reconnu par l'architecte Nourry-Blottin, il fut écarté par le conseil municipal au profit d'une portion de terre prise dans le champ du Fourneau. Cette dernière fut acquise en mai 1865 par la commune, pour 750 francs, auprès de M. Langlais. Les plans dressés par l'architecte comprenaient



un corps de bâtiment principal sur la rue distribué en quatre chambres à feu et deux cabinets, dont une chambre à l'étage pour la mairie. En outre, l'édifice comprenait une aile en retour sur la façade arrière où se trouvait la classe de 87 m², une cave sous une partie et un bûcher, plus des lieux d'aisance dans la cour visibles depuis l'estrade du maître. Il était également prévu de clôturer la cour d'un mur et de creuser un puits à l'entrée du jardin clos d'une palissade et de haie d'épines, le tout pour la somme de 13 550 francs. À la suite de la demande du Conseil départemental de l'instruction publique le 29 novembre 1866, le projet fut modifié sous prétexte que la population de 1390 habitants diminuait et par conséquent la superficie de la classe pouvait être réduite à 80 m², car le nombre d'élèves n'excédait pas cinquante. De plus, si le terrain ne présentait pas d'inconvénient, le voisinage de deux auberges nécessitait de construire le bâtiment dans la partie la plus méridionale du terrain. Il fut également décidé de mettre la mairie au rez-de-chaussée et de la séparer de la pièce de l'instituteur par un corridor. Définitivement approuvé en 1867, le projet fut réalisé les années suivantes mais lors de



1 Façade principale de l'école de garçons construite en 1870. 2 La cour et le préau de l'ancienne école des garçons. 3 Vue de la rue de Montfort.

la réception des travaux en 1870, la commune exigea la réparation de certains ouvrages mal exécutés. Les travaux furent définitivement approuvés le 6 février 1873. Par la suite, dès 1894, l'inspecteur d'académie demanda l'agrandissement de l'école pour améliorer le logement des instituteurs car l'adjoint, nommé en 1888, ne disposait que d'une pièce de 7 m² en mansarde. De plus, il n'y avait pas de préau et une seconde classe était nécessaire. Malgré l'insistance de l'administration, il fallut attendre 1911 pour

que le conseil municipal délibère en faveur de la construction d'une classe et d'un préau couvert sur les plans de l'architecte Radigueau, pour la somme de 8896 francs. Adjugés à Alfred Fonteix, entrepreneur à Conneré en novembre 1913, les travaux ne furent terminés qu'après la fin de la guerre, par la couverture du préau, et leur réception n'eut lieu qu'en 1920. Devenue mixte, cette école perdura jusqu'à la réunion des classes au sein du groupe scolaire actuel en 1993. Vendus par la commune en 1994, les bâtiments, très bien conservés, sont devenus une propriété privée.

Si vous optez pour le parcours réduit (option 1), revenez sur vos pas pour rejoindre la place de l'église, dans ce cas reprenez le fil de parcours au point 13. Si vous optez pour le parcours long (option 2), poursuivez sur la rue de Montfort jusqu'au carrefour d'accès au stade d'où vous apercevrez le bâtiment de la SUCITP.



1 La rue de Montfort au début du XX^e siècle. 2 Une ancienne ferme de la rue de Montfort.
3 Ancien bâtiment administratif de la SUCITP, actuellement maison des associations.

La SUCITP (Société Urbaine de Construction Immobilière et de Travaux Publics), au n°45

Sur la portion de la rue de Montfort que vous venez de parcourir depuis l'ancienne école de garçons, outre quelques anciennes petites fermes, vous avez eu un aperçu du développement pavillonnaire depuis les années 1970. Les maisons n° 37 et 39 en sont l'illustration; elles furent construites par la SUCITP pour les frères Ernest et Rolland Guitton, fondateurs de cette entreprise de construction avec leur beau-frère Henri Chrétien, qui l'a dirigée jusqu'à sa cession à la société Fournigault du Mans en 1992.

la SUCITP, fondée le 1^{er} janvier 1958 sur le site des Raberts (voir point n°6), fut ensuite transférée rue de Montfort au début des années 1960 où elle prospéra, au point de construire jusqu'à dix pavillons par mois et faire travailler 90 ouvriers à la fin des années 1970 et au début des années 1980. Le siège de l'en-

treprise comprenait les entrepôts et les bureaux dans le bâtiment donnant sur la rue. Le bâtiment administratif fut construit en deux temps : au début des années 1960 pour le rez-de-chaussée et dans les années 1970 pour l'étage. Cet édifice tranche avec l'architecture traditionnelle et avec les pavillons du voisinage, par son volume carré, son toit à faible pente et ses baies dont l'horizontalité est soulignée par des bandeaux en



ciment peint. Il conserve ses rampes d'escalier et son portail d'origine ainsi que son enseigne orange. Si ce petit édifice est emblématique de l'architecture de l'époque, la SUCITP l'est aussi pour avoir fourni du travail à de nombreux habitants du secteur et par sa contribution au développement de Lombron dans la seconde moitié du XX^e siècle. Ceci explique peut-être que son enseigne soit toujours en place malgré le rachat du bâtiment en 2011 et son aménagement en maison des associations.

Au carrefour, à droite vous verrez la rue du Petit Fourneau près de laquelle vous emprunterez la rue du Stade Michel Dumont.

9 LA RUE ET LE LOTISSEMENT DU PETIT FOURNEAU

Ce secteur a fait l'objet du premier lotissement de la commune, débuté par l'acquisition des terrains en 1968, suivie de la construction des maisons qui s'est échelonnée jusqu'à la fin des années 1970. Parallèlement, de l'autre côté du



1 Ancienne salle des fêtes de Lombron, construite en 1968.
2 Vue sur le lotissement du Petit Fourneau et l'église, depuis le chemin du Bas Jardin.
3 Le stade Michel Dumont.

carrefour, à la place de l'ancien chemin des Raberts, fut ouverte la rue de l'Érabert en 1969 afin de relier les rues de Connerré et Montfort dans une perspective d'autres lotissements à venir. Ce fut le début d'une grande phase d'expansion du bourg, qui permit à Lombron d'endiguer un déclin démographique de près d'un siècle.

10 LA RUE DU STADE MICHEL DUMONT

Le stade fut inauguré le 26 mai 2012, date anniversaire du club de football local créé en 1942. Il honore la mémoire de l'un de ses plus fidèles membres fondateurs, Michel Dumont (1926-2011). Habitant de Lombron depuis son enfance, il fut secrétaire de mairie de 1940 à 1983 mais aussi joueur de football pendant longtemps, et resta ensuite bénévole au club, avant d'en être nommé Président d'honneur en 2009. Ce stade est représentatif de l'évolution de Lombron au XX^e siècle; son histoire est celle du développement du sport et des loisirs en général. En effet dès 1941,

la commune fit l'acquisition d'un terrain pour créer un stade, puis en 1946, elle envisagea de construire une piscine mais le projet fut finalement abandonné. L'association *Lombron - Sports - Loisirs*, créée en 1947, joua un grand rôle dans l'installation des équipements, à commencer par l'implantation de la salle préfabriquée achetée à Redon en 1968, et implantée sur le site grâce à l'aide de la SUCITP et de l'entreprise de charpente Duval, ainsi que de nombreux bénévoles. Ce type de construction, très utilisé notamment pour les besoins scolaires, illustre aussi l'essor des infrastructures dédiées aux sports et loisirs en milieu rural dans les années 1960-1970. Son enseigne, réalisée en lettres peintes, reprend la police de caractère créée en 1951 par le publicitaire et typographe Roger Excoffon (1910-1983) sous le nom de *Banco*; elle est aussi un marqueur du troisième quart du XX^e siècle. Cette salle, servant de salle des fêtes communale jusqu'à la construction de la salle Simone Veil, inaugurée en 2023, est aujourd'hui condamnée à dispa-

raître car elle ne répond plus aux normes actuelles et nécessiterait un coût désamiantage.

L'aménagement du site du stade évolua beaucoup au fil du temps, notamment grâce à de nouvelles acquisitions foncières en 1980. Il comprend aujourd'hui les terrains de sports, trois courts de tennis, un boulodrome et un parcours de santé dans un cadre arboré préservé, fait principalement de chênes et de pins, à l'image de l'environnement du bourg de Lombron. Le site est un haut lieu de la vie sportive et associative locale.

Poursuivez en descendant par le chemin du Bas Jardin, limitrophe de la commune de Montfort-le-Gesnois, depuis lequel vous aurez une jolie vue sur le cœur du bourg et l'église de Lombron. Puis, arrivé au niveau de la rue de Saussay, tournez à gauche sur quelques dizaines de mètres puis traversez la rue pour poursuivre par le chemin du Pré de la Vallée, à l'extrémité duquel se trouvent les jardins de la Vallée.

11 LES JARDINS DE LA VALLÉE

Ce vaste espace d'environ 2,5 hectares est situé entre le ruisseau du Lombron et un petit affluent intermittent. Zone humide soumise aux inondations, ces terrains alluvionnaires sont propices à la culture maraîchère, ce qui explique le développement sans doute très ancien de jardins à l'usage des habitants du bourg tout proche. Mentionnés en 1677 sous le nom de "courtils" de la Vallée" au titre des terres faisant l'objet d'une redevance annuelle due au seigneur de Breteau, les jardins de la vallée sont probablement liés au développement du bourg. À l'instar des riches prairies communes en usage dans la vallée de l'Huisne et de ses affluents jusqu'au XX^e siècle, ces jardins consistaient à l'origine en une multitude de parcelles, souvent en lanières, dépourvues de clôtures et accessibles par de petites venelles entre les planches cultivées. Les jardins de la Vallée sont passés de 123 parcelles réparties entre environ 70 propriétaires en 1836, à 73 parcelles en 1938. Aujourd'hui, une trentaine apparaissent encore sur le cadastre mais beaucoup sont à l'abandon et seuls quelques jardins potagers subsistent. Ce phénomène des courtils communs, mis en évidence par l'historienne et géographe Jeanne Dufour en 1961, semble avoir été très courant dans les villages du Perche Sarthois, même s'il est aujourd'hui résiduel, comme à Thorigné-sur-Dué, Tuffé ou Saint-Maixent.

Revenez sur vos pas pour emprunter la rue de Saussay pour rejoindre à nouveau la place de l'Église.



1 Les courtils communs de la Vallée sur le cadastre de 1836, Archives départementales de la Sarthe, section C2 de la Grande-Maison, PC\167\011.



12 LA RUE DE SAUSSAY

Les maisons de cette rue datent toutes de la seconde moitié du XX^e siècle à l'exception, à gauche, de celle de l'angle de la rue de la Vallée, au n°14, qui est antérieure à 1938 et date probablement du premier quart du XX^e siècle, comme le suggère son toit à demi-croupe* couvert de tuiles mécaniques. À droite, la maison située au n°3 a été construite en deux étapes. Le corps de bâtiment perpendiculaire à la rue existait sous l'Ancien Régime* sous le nom de Maintenon; il était la propriété de la fabrique* de Lombron et fut vendu comme bien national, le 7 juillet 1794, à un certain Jacques Blot, tisserand à Lombron, pour la somme de 2900 livres. Si son toit pentu trahit son ancienneté remontant peut-être au XV^e ou au XVI^e siècle, sa façade a été remaniée au moment de la

construction de l'aile en retour de la maison au milieu du XX^e siècle. La maison n°1 près du carrefour est également ancienne. En effet, la partie principale figure déjà sur le cadastre de 1836. Sa construction en rez-de-chaussée, son volume très bas surmonté d'un toit assez pentu en sont les principaux indices, de même que la première travée avec sa porte donnant sur la rue, visiblement construite en pan de bois et torchis comme le révèle le poteau de bois visible sous l'enduit. Les autres ouvertures comme son extension sont récentes.

Au carrefour, tournez à gauche vers la place de l'Église pour vous arrêter devant l'ancien presbytère.

13 LA PLACE DE L'ÉGLISE

La place

Du Moyen Âge au XIX^e siècle, le sud et l'est de la place actuelle étaient occupés par le cimetière paroissial. Cependant dès 1810, la municipalité décida de le transférer à l'extérieur, comme l'imposait la réglementation en vigueur depuis le XVIII^e siècle, par mesure de salubrité. Cependant, ce projet n'aboutit qu'en 1866 avec la création du cimetière actuel situé route de La Chapelle-Saint-Rémy, ce qui laissa la possibilité de réaménager l'espace de l'ancien en place publique. Un projet fut ajourné en 1881 faute de moyens suffisants pour financer les travaux à engager. Toutefois, la municipalité bénéficiant de ressources imprévues et notamment du produit de la vente d'une partie du terrain, valida la création de la place en décembre 1886. Le coût global du projet, s'élevant à 933 francs, comprenait le terrassement, le transport de la terre, l'apport de sable et la démolition de vieilles maçonneries. Puis, en 1961, la commune décida d'un nouvel aménagement qui entraîna le nivellement du terrain et la création des deux paliers séparés par un mur de soutènement tels qu'ils sont visibles aujourd'hui. Ces transformations furent l'occasion de mettre en valeur la croix en fer de l'ancien cimetière, conservée mais reléguée dans l'angle de l'abside et du transept. Son fût est gravé d'une inscription entrecoupée de trois croix, aujourd'hui peu lisible : "fait par la diligence de René Allain Morin et Marin Felon ses compagnons + de François Lemaréchal, curé de Lombron, doyen rural de Montfort + Julien Morin et Julien

Guilber étant procureur de fabrique+", ce qui permet de dater sa réalisation entre 1752 et 1792.

L'ancien presbytère (n°2)

Cette propriété comprenant la maison, les dépendances à droite et un vaste parc à l'arrière, donnant accès à la rue de la Vallée par une grande allée, est le dernier presbytère de Lombron. Il a été construit non loin du presbytère d'Ancien Régime* datant dans son état actuel visiblement du XVIII^e siècle. Ce dernier correspond aujourd'hui à la maison au n°1, rue de Torcé. Il comprenait une autre maison (à l'emplacement du n°1 place de l'Église) avec jardin et

une parcelle de terre nommée "le champ des Fermes". Cet ensemble appelé le Petit Loresse était la propriété du curé de Lombron, François le Maréchal, avant d'être vendu comme bien national en trois lots distincts en 1795. Après le Concordat de 1801, le presbytère d'Ancien Régime* étant devenu une résidence privée, la commune acheta pour loger le curé, en 1811, une maison située dans l'enceinte du Petit Loresse, sans qu'on sache s'il s'agissait de la seconde maison signalée à la fin de l'Ancien Régime* ou d'une autre construite entre-temps. Puis en 1825, la commune acquit deux autres bâtiments existant sur le site, construits perpendiculaire-

1 Dessin de l'église de Lombron et son ancien cimetière, Archives départementales de la Sarthe, 18 J 761. 2 Ancien presbytère de Lombron, construit en 1873. 3 Plan de situation du presbytère, 1866. Archives départementales de la Sarthe, 2 O 166 5.





ment à la rue, afin d'y installer l'école mais comme ce projet n'aboutit pas, elle les affecta à l'usage de presbytère. Par la suite, en 1862-1864, la commune envisagea de racheter le presbytère d'Ancien Régime* à Étienne Langlais, pour y loger à nouveau le curé et transformer le presbytère récent en mairie-école. Une promesse de vente fut même signée avec le vendeur, et des plans des différents bâtiments furent dressés par l'architecte Nourry-Blotin. Ainsi, nous savons que le presbytère du XIX^e siècle consistait en un bâtiment construit en rez-de-chaussée surélevé, complété d'une extension sur l'arrière donnant accès à un petit bâtiment de plan carré abritant la cuisine ; dans le prolongement de la façade se trouvait un bûcher et, en face, une aile basse de communs. Ces derniers devaient être transformés pour la classe tandis que le presbytère devait servir de logement à l'instituteur, et de mairie dans une partie du grenier mansardé. Mais face au coût des travaux et au rejet à plusieurs reprises du projet par le conseil municipal, ce dernier fut abandonné et le presbytère resta finalement à cet em-

1 Vue aérienne du bourg au milieu du XX^e siècle, avec au premier plan l'ancien presbytère et ses jardins. 2 La croix en fer forgé de l'ancien cimetière, datée de la période 1752-1792. Photo © Perche Sarthois 3 La place de l'église : aménagements actuels. Photo © Commune de Lombron 4 La place de l'église : état au début du XX^e siècle.

placement. Néanmoins, lors de sa prise de fonction, le curé Morancé demanda la reconstruction du presbytère. Par conséquent, le 11 février 1872, la commune décida de détruire les bâtiments et de louer provisoirement l'ancien presbytère pour loger le prélat. Se jugeant mal logé, l'abbé Morancé obtint de la commune la location du château de Launay à son profit, avant finalement d'être muté à Arnage et remplacé par l'abbé Milet la même année. Entre-temps, un projet inspiré du château de Launay fut proposé par l'architecte montfortais Pascal Vérité, et la démolition de l'ancien presbytère entreprise. À son arrivée, l'abbé Milet fit interrompre les travaux et revoir le projet en supprimant l'avant-corps prévu et la tourelle, au profit d'une construction plus modeste et plus sobre. Construit en 1873 et inauguré en 1874, le presbytère fut occupé par les curés de Lombron jusqu'en 1924. En 1902, il

comprenait une basse-cour, trois hangars, une écurie, deux clos à lapins, un poulailler à droite du logis et trois parcelles de jardins utilisées comme potager et plantées de vignes et d'arbres fruitiers. Puis, comme le curé de Lombron occupait le presbytère de Saint-Célerin dont il avait également la charge de la paroisse, le presbytère fut vendu par la commune à un particulier en 1927. La maison suivante (n°1 place de l'Église), dans l'emprise du Petit Loresse a, comme nous l'avons dit, une base ancienne mais son allure actuelle correspond à une réfection du début du XX^e siècle. *Poursuivez par la rue de Torcé, mais avant de vous y engager plus avant, vous pourrez apercevoir depuis la petite venelle à votre gauche, le presbytère d'Ancien Régime* (n°1 rue de Torcé).*



1 Le début de la rue de Torcé. 2 La rue de Torcé au début du XX^e siècle. 3 L'une des deux cours communes de la rue de Torcé.

14 LA RUE DE TORCÉ

Cette voie est l'une des plus anciennes du bourg de Torcé mais son tracé a été modifié au fil du temps. En effet, il empruntait à l'origine la ruelle de la Fontaine, très abrupte et impraticable l'hiver, jusqu'à ce que le conseil municipal décide en 1810 de créer une alternative plus commode vers le nord. De plus, l'aménagement de ce "chemin de grande communication", dans le troisième quart du XIX^e siècle, entraîna sa rectification et l'alignement de ses façades.

15 RUE DE TORCÉ, PREMIÈRE PARTIE

Les maisons
Les maisons du début de la rue ont pour la plupart un fond ancien, mais ce n'est pas le cas de la maison n° 1 abritant actuellement le salon de coiffure. Celle-ci a été bâtie en plusieurs phases sur une portion de terrain faisant partie sous l'Ancien Régime* du presbytère qui se trouvait derrière. Une habitation fut d'abord édifée en 1855 par René Dupont avant de faire l'objet de l'adjonc-

tion d'une salle de danse par Etienne Cochon en 1878 ; puis le bâtiment fut surélevé tel qu'on le voit aujourd'hui, probablement dans l'entre-deux guerres. Comme la rue de La Chapelle-Saint-Rémy, cette rue était surtout occupée jusqu'au milieu du XX^e siècle par des commerçants et des artisans : aubergiste, cafetier, épicier, boucher, charpentier, menuisier, maréchal-ferrant, charbon, et par quelques cultivateurs. La maison n°5 était celle de Jacques

Levillain, tisserand et instituteur de Lombron. Un artisan lettré était assez rare dans les campagnes dans la première moitié du XIX^e siècle où l'enseignement était encore parfois l'affaire de religieux. Né en 1799, Jacques Levillain fut instituteur dès l'âge de 18 ans avant d'obtenir le brevet du troisième degré en 1834, suite à la loi Guizot du 28 juin 1833. Il exerça ensuite jusqu'à l'âge de 60 ans, parallèlement au secrétariat de mairie, avant d'être remplacé par son fils Pierre de 1859 à 1865. À ses débuts, Jacques Levillain accueillait les élèves dans sa maison comme l'indique la délibération communale du 11 août 1844. Puis, compte tenu de l'inadaptation du lieu à la classe et de l'obligation à partir de la loi Guizot, pour les communes de plus de 500 habitants, d'entretenir une école, la municipalité loua quelques années plus tard un local au maréchal-ferrant Louis Carré, propriétaire de la maison au fond de la cour commune voisine (au n°7) et d'un bâtiment situé à





1 Ancienne maison de tisserand, cour commune de la rue de Torcé. 2 La rue de Torcé avec l'ancienne mairie au premier plan. 3 L'entrée de la rue de Torcé au début du XX^e siècle.

l'emplacement de l'actuelle maison, au n°10. Bien que la population de Lombron avoisinait le nombre de 1600 habitants dans les années 1840, beaucoup d'enfants n'allaient pas à l'école et certains la fréquentaient uniquement en hiver, notamment en raison de l'éloignement géographique et des travaux des champs auxquels ils participaient. Aussi, le nombre d'élèves oscillait de 35 à 40 en hiver et de 20 à 25 en été. La classe fut déplacée ensuite dans un autre local loué à un particulier jusqu'à ce que la commune construise l'école de garçons située rue de Montfort pour se conformer aux obligations scolaires croissantes, et faire face à l'augmentation du nombre d'élèves.

Les cours communes

Il s'agit d'un aspect marquant du début de la rue. Deux sont conservées à gauche

mais il en existait d'autres dans le cœur du bourg, à l'instar de celle située entre les n°4 et 8 qui communiquait avec une autre donnant sur la rue de La Chapelle-Saint-Rémy, à l'arrière du bar-PMU et de la boulangerie. Développées au fil du temps, ces cours présentent souvent un bâti modeste et hétérogène préservé des plans d'alignements.

Aussi, il n'est pas rare de voir dans ces cours d'anciens ateliers d'artisans ou encore des maisons de tisserands, comme celles situées à droite de la première cour, bien identifiables à leurs caves plus ou moins enterrées et à leurs rez-de-chaussée surélevés, auxquels on accède par un perron. Si la maison donnant sur la rue a été transformée, les deux situées derrière sont parmi les plus anciennes du bourg; elle remontent probablement au XV^e ou au XVI^e siècle. Les habitations de la cour suivante ont

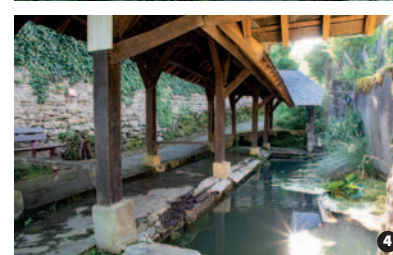
16 LA RUELLE DE LA FONTAINE, LE LAVOIR ET LA FONTAINE DU "PISSOIR"

Le chemin de la fontaine est très ancien, il s'agissait comme indiqué plus haut du tracé initial du chemin de Torcé rejoignant la vallée du Lombron. Il fut conservé en raison de son accès à la fontaine et vers les jardins de la vallée (voir n° 11).

La fontaine, connue de temps immémorial et dédiée à saint Martin au Moyen Age d'après Yves Demas, est alimentée par les sources du ruisseau du Lombron. On ne sait pas comment elle était aménagée lorsqu'en 1890, le maire de Lombron décida de la clore par une porte fermant à clé et d'obliger chaque habitant à s'en munir à ses frais afin qu'elle ne soit pas souillée. De plus, pour garantir la pérennité de la source, les riverains eurent l'interdiction de construire des

été beaucoup plus remaniées; néanmoins celles implantées à droite de la cour sont basées sur quatre maisons existantes en 1836, réunies et reconstruites par la suite. La maison située en fond de cour (au n°13) est représentative de l'habitat rural du secteur du XIX^e siècle comme le montre sa façade assez basse, avant sa surélévation récente, et ses ouvertures comprenant une porte et une fenêtre de chaque côté, encadrées de briques claires.

Empruntez ensuite la ruelle de la Fontaine située à votre gauche.



1 La ruelle de la Fontaine. 2 La fontaine, dite du Pissoir. 3 Vue latérale de l'ancienne école de filles, construite en 1883. 4 Lavoir de la ruelle de la Fontaine. 5 Vue de la rue de Torcé. 6 L'ancienne mairie, au milieu du XX^e siècle.

puits à proximité de la fontaine et du lavoir. Ce dernier devait consister en un aménagement sommaire puisqu'en 1902, la municipalité délibéra en faveur de la construction de deux lavoirs à Lombron, celui de la rue du Lavoir et celui-ci. Puis en 1917, ce dernier fut couvert d'une structure sur poteaux de bois surmontée d'une toiture à impluvium couverte d'ardoises.

Dans les années 1950, des travaux de canalisation des sources furent réalisés donnant lieu à l'aménagement actuel de la fontaine appelée localement le "pissoir", prononcé en patois "pissoué".
Remontez la ruelle pour rejoindre à nouveau la rue de Torcé.

17 LES BÂTIMENTS PUBLICS

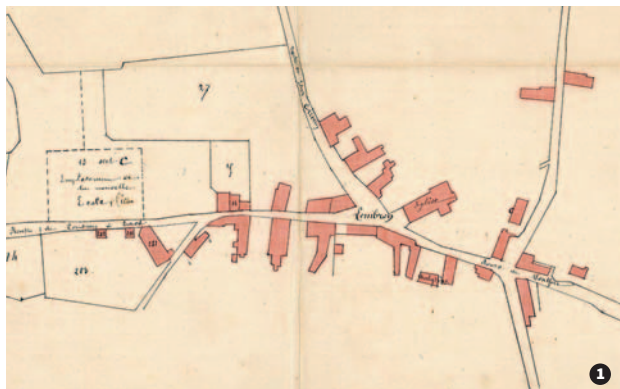
L'ensemble de ces bâtiments est lié au développement des services publics à Lombron entre les années 1880 et 1950.

L'ancienne école de filles (au n°16)

Parmi cette série d'édifices, le premier implanté fut l'école de filles pour répondre à l'obligation depuis la loi Duruy (11 mars 1867), pour les communes de plus de 500 habitants, d'entretenir une école de filles, mais aussi pour faire face à l'augmentation de la scolarisation et à la laïcisation de l'enseignement à l'œuvre dans les établissements publics à cette époque. Depuis 1845, il existait une école tenue par des sœurs de la congrégation de Briouze, mais le 13 novembre 1881, la municipalité décida de construire une école de filles. Elle fut réalisée sur les plans de l'architecte Bourguignon conformément aux normes édictées par l'État en matière d'espace, de hauteur sous plafond, d'éclairage et d'aération notamment. Le bâtiment est construit en moellons enduits, complétés d'encadrements en

briques polychromes et couvert de toits d'ardoises à croupes* dans un style imposant et sobre. Il comprenait à l'origine le logement des institutrices donnant sur la rue et deux classes sur l'arrière. Cette école communale étant laïque, les religieuses de la congrégation de Briouze dirigèrent ensuite une école libre.

L'école de filles, devenue mixte, continua à fonctionner malgré l'ouverture du groupe scolaire en 1993. Elle comprit à nouveau deux classes au plus fort des effectifs scolaires dans les années 2000 lorsqu'ils nécessitaient dix classes. Elle est actuellement utilisée comme bibliothèque scolaire et comme local jeunes par le service jeunesse de la communauté de communes du Gesnois Bilurien.



Les anciennes mairie (au n°12) et cantine scolaire (au n°14)

Un service de cantine scolaire exista à Lombron à partir de janvier 1936. Il fonctionnait à l'origine du 1^{er} novembre au 1^{er} avril pour permettre aux enfants habitant trop loin de l'école pour rentrer chez eux le midi, de prendre une soupe chaude. Celle-ci était préparée par Mme Dutertre, épouse du charbonnier, chez qui quelques enfants allaient la chercher et la rapportaient en classe où les enfants déjeunaient. Puis, le 13 mai 1947, la municipalité décida d'acquiescer une maison, propriété de Juliette Jarry, située entre la Poste de l'époque au n°10 et l'école de filles afin de permettre "l'extension de ces établissements". Rapidement, la commune transforma et agrandit l'édifice pour créer une mairie et une cantine scolaire. Ceci permit d'utiliser l'ancienne mairie, au sein de l'école de garçons, en réfectoire. La cantine scolaire fut mise en service dès le mois de novembre 1948. Ces bâtiments sont toujours la propriété de la commune mais sont désormais utilisés par le service jeunesse.

Poursuivez encore sur quelques centaines de mètres jusqu'à la Rentière.

❶ Plan de l'emplacement de l'école de filles, juin 1881. Archives départementales de la Sarthe, 2 O 166 5. ❷ La rue de Torcé au début du XX^e siècle. ❸ Anciens bâtiments agricoles derrière l'agence postale. ❹ La mairie actuelle, inaugurée en 1986. Photo © Commune de Lombron

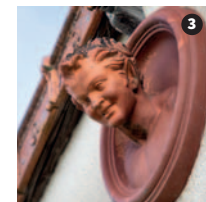
18 RUE DE TORCÉ, 2^e PARTIE (de la ruelle de la Fontaine à la Rentière)

La section de rue située entre la ruelle de la Fontaine et la rue de la Vallée a été créée au XIX^e siècle; elle n'était donc pas bâtie avant cette période, à l'exception de la maison n°29 préexistante mais modifiée en 1874. À partir des années 1840, quelques édifices furent construits parmi lesquels les maisons n°24 et 26, en 1847 et 1852, ainsi que la Rentière. Cependant, l'exode rural amorcé dès le milieu du XIX^e siècle à Lombron expli-

que qu'il fallut attendre l'accroissement de population du troisième quart du XX^e siècle pour que le bâti se densifie peu à peu le long de cet axe. Les constructions situées au milieu de vastes parcelles témoignent de l'étalement pavillonnaire caractéristique de l'époque.

La poste (n°18) et la mairie (n°20)

Le bâtiment de l'agence postale remonte probablement à la fin du XIX^e siècle. Il s'agissait d'une petite ferme, en témoigne ses dépendances rurales situées à l'arrière. Ces dernières, com-



❶ Maison de la Rentière, construite en 1840 et agrandie après 1882. ❷ & ❹ Détails de céramique décorative. ❸ Figure de diabolotin. ❺ Atelier de maréchal-ferrant de la Rentière.

me la maison, furent conservées malgré l'acquisition du lieu par la commune en 1982 pour construire, dans un terrain attenant, l'actuelle mairie. Puis, en 2012, la commune réaménagea la maison pour l'installation de l'agence postale. La mairie, construite sur les plans de l'architecte M. Cherreau, fut inaugurée en septembre 1986. Elle s'inspire des styles du passé avec ses parements de briques, ses fenêtres à linteaux cintrés et son fronton néo-classique. Elle a fait l'objet de l'adjonction d'une véranda en 2019 et du réaménagement de ses abords ces dernières années.

La Rentière (n°30)

Cette maison est très originale au sein du bourg de Lombron. Elle a été construite par François Laporte fils, en 1840. Puis elle a été complétée d'un atelier

d'artisan et d'une remise dans la cour. Cette propriété comprenait également un hangar et un atelier construits en 1933 par le maréchal-ferrant Robert Dameret de l'autre côté de la rue de la Rentière ; vendus, ces bâtiments ont cédé la place au pavillon construit en 1971. Cette rue n'était autrefois qu'un simple chemin d'accès au hameau de la Martinière avant d'être aménagée dans le cadre de la création du lotissement de la Rentière en deux étapes, à partir de 2005 et de 2017. La maison de la Rentière a été édifée en plusieurs phases, en témoigne la différence de matériaux utilisés pour les encadrements des baies ; en pierre pour le corps principal et en brique pour les extensions. En outre, la couverture en tuiles mécaniques qui donne une unité à l'ensemble des bâtiments, de même que les décors de céramique aux motifs

ornementaux et les briques vernissées, sont liés, probablement comme l'agrandissement de la maison, au rachat de la Rentière par Ernest Letellier Mersant, marchand de matériaux à Yvry (sur Seine). Ce dernier semble s'être servi du lieu pour faire la promotion dans le secteur de ce qu'il commercialisait. Ces éléments fabriqués en série dans des manufactures, principalement implantées en région parisienne, étaient très en vogue à la fin du XIX^e siècle, mais l'éloignement des centres de production en faisait des produits peu accessibles dans les campagnes sarthoises et réservés à la bourgeoisie.

Cette maison reste dans les mémoires comme étant celle du maréchal-ferrant Georges Provost, qui s'y installa en 1946 et développa dans l'une des pièces de la maison une quincaillerie. Les habitants se souviennent en particulier qu'il ferrait souvent les chevaux dans le chemin, à défaut d'utiliser son travail à ferrer* qui se situait de l'autre côté du chemin. Après le transfert de l'activité par M. Provost en 1967, au n°1 de la rue de Montfort, la propriété fut séparée.

Revenez sur vos pas pour emprunter, sur votre gauche, la rue des Justes parmi les Nations.

19 RUE DES JUSTES PARI LES NATIONS

Cette voie se limitait à l'accès au groupe scolaire ouvert en 1993. Elle prit son aspect actuel en 2016 suite à l'aménagement progressif des espaces et lieux qu'elle dessert : l'espace vert "Alice et Ernest Guitton, Justes parmi les Nations", inauguré en 2009 ; le nouveau restaurant scolaire, ouvert en 2013 ; l'espace de loisirs du city-stade ainsi que la maison médicale, en 2016. Ce secteur illustre le dynamisme de la commune et l'évolution des services à la population.

L'Espace Alice et Ernest Guitton, Justes parmi les Nations.

Anciens habitants de Lombron, Alice et Ernest Guitton sont restés connus à Lombron jusqu'aux années 2000 en raison des activités musicales d'Ernest. Né à Lombron en 1904 et pupille de la Nation très jeune, il fut placé en ferme à l'âge de sept ans avant de pouvoir apprendre le métier de tailleur d'habits à l'adolescence. Cependant, issu d'une famille de musiciens, Ernest apprit la musique en autodidacte avant d'être repéré par le chef de la toute jeune société musicale locale qu'il intégra en 1926. Aussi, tailleur-musicien comme l'indiquait son papier à en-tête dans les années 1940, il composait de la musique la nuit et jouait avec son orchestre dans les bals de la région en fin de semaine. Admis à la Sacem et reconnu par ses pairs, ses morceaux étaient repris partout en France. Décédé en 1969, Ernest est resté une figure locale mais très peu de personnes savaient qu'avec son épouse Alice, il avait caché et protégé



1



3



2



4

- 1 Espace Alice et Ernest Guitton, Justes parmi les Nations.
2 & 3 Vue de l'école Pierre de Ronsard ouverte en 1993.
4 Le restaurant scolaire, ouvert en 2013.

quatre enfants juifs en 1943. Grâce à l'un d'entre eux, Jean Abélanski, qui initia pour eux la démarche de reconnaissance en tant que Justes parmi les Nations, la médaille fut remise à Alice et à titre posthume à son époux des mains de l'ambassadeur d'Israël, le 21 octobre 1990. Honorer leur mémoire dans ce lieu dédié aux loisirs et à l'éducation est un symbole fort pour la commune qui a rejoint le réseau des "Villes et villages des Justes de France".

Poursuivez par le sentier en passant derrière l'école et la cantine.

L'école Pierre de Ronsard et le restaurant scolaire

Ce groupe scolaire édifié en 1992-1993 se voulait résolument moderne et fonctionnel. Conçu par le cabinet manceau Philippe Rousseau, ce vaste volume est surmonté d'une charpente bois en la-

mellé-collé couverte en tôles sur des murs enduits. À l'initiative du conseil municipal des jeunes, une mosaïque illustrant le nom de l'école a été réalisée en 2013 par Danielle Després et le maire, Alain Grémillon, avec les enfants. Les locaux accueillent actuellement 181 élèves répartis en huit classes. Au sud-est de l'école, le restaurant scolaire a été construit en 2012 sur les plans de l'agence d'architecture du Mans, *Bleu d'Archi* dans un style très contemporain. Son volume parallélépipédique largement ouvert sur la nature environnante est revêtu d'un bardage en bois.

Puis rejoignez la rue de La Chapelle-Saint-Rémy et tournez à droite pour rejoindre l'église.

LEXIQUE

Ancien Régime : régime politique et social correspondant aux règnes des Bourbon d'Henri IV à la Révolution et à l'affirmation de la monarchie absolue de droit divin.

Armoire eucharistique : avant la généralisation du tabernacle (petite armoire fermant à clé dans laquelle l'Eucharistie est conservée, posée sur l'autel) au XVII^e siècle, l'Eucharistie était conservée dans une armoire eucharistique fermée à clé, située à côté de l'autel ou ménagée dans le mur du chœur. Elle pouvait prendre la forme d'une tour en bois ou en pierre.

Aveu : dans la société féodale, document consignait les déclarations faites par un vassal pour indiquer les biens ou / et droits qu'il détient de son seigneur suzerain.

Basse-cour : le château médiéval comprend généralement à l'intérieur d'enceintes, une haute-cour où se trouve la tour maîtresse à vocation défensive et résidentielle (pour le seigneur) et une basse-cour. Cette dernière, souvent située en contrebas, est destinée à la protection de la haute-cour et aux fonctions domestiques.

Billetes : éléments décoratifs constitués d'un alignement de petits cylindres sculptés dans la pierre.

Boullins : trous pratiqués dans un mur pour servir de nichoirs aux pigeons.

Cartulaire : registre contenant les titres de propriété d'un monastère.

Claveaux : pierres taillées en biseaux qui forment un arc ou une voûte.

Courtils : jardins.

Croupes et demi-croupes : toit à quatre pans. On parle de toit à demi-croupe lorsque les deux pans principaux sont seulement réunis par deux petits versants triangulaires qui ne descendent pas jusqu'à la base des deux grands pans.

Délardé (linteau en arc segmentaire délardé) : linteau formé d'un arc en segment de cercle et dont la partie inférieure a été plus ou moins taillée obliquement pour une meilleure diffusion de la lumière.

Époque Moderne : période historique qui couvre les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

Fief : bien, revenu ou terre concédé par un seigneur à son vassal.

Fuye : terme régional synonyme de pigeonnier.

Gouttereau : mur sur lequel s'appuie la base du toit portant ou non une gouttière (opposé au pignon).

Fabrique : organisme regroupant des paroissiens (laïcs et religieux) chargés d'administrer les biens de la paroisse et en particulier de gérer la construction et l'entretien de l'église.

Liernes : nervures qui viennent s'ajouter aux ogives d'une voûte quadripartite qu'elles subdivisent.

Motte castrale (ou féodale) : aux X^e et XI^e siècles, élévation artificielle en terre entourée d'un fossé et surmontée d'une tour en bois, à vocation résidentielle et défensive.

Néogothique (architecture) : style architectural en vogue en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Mettant à l'honneur les formes et les décors de l'architecture gothique de la fin du Moyen Âge, il se caractérise notamment par l'arc brisé et la voûte sur croisée d'ogives.

Pavillon : bâtiment de plan carré couvert d'un toit à quatre pans.

Radiocarbone : méthode de datation radiométrique basée sur la mesure de l'activité radiologique du carbone 14 contenu dans la matière organique pour connaître l'âge absolu (temps écoulé depuis la mort de l'organisme qui le constitue).

Retable : du latin *retro tabula altaris* qui signifie "en arrière de l'autel". Décor architectural vertical formant la contre table de l'autel d'un édifice religieux, il comprend généralement un cadre et, au centre, un tableau ou un décor sculpté.

Stuc : enduit mural à usage décoratif, fait de plâtre ou de poudre de marbre et de colle.

Suzerain : dans la hiérarchie féodale, seigneur auquel le vassal rend foi et hommage en reconnaissance de la concession du fief.

Tiercerons : nervures qui relient la clé de voûte aux liernes.

Travail à ferrer : structure en bois, parfois couverte mais souvent rudimentaire, implantée au sol et à laquelle on attachait les chevaux pour les immobiliser.



Documentation

★ Bibliographie

- Chartier J., Louveau A., *Lavoirs en Sarthe*, Le Mans, 2015.
- Demas Y., "L'église et la paroisse de Lombron", *Revue Historique et Archéologique du Maine*, 3^e série, Tome 16, 1996.
- Demas Y., "Lombron, géographie, population, histoire et patrimoine", *Revue Historique et Archéologique du Maine*, 4^e série, Tome 2, 2002.
- Dufour P., "L'Aunay alias La Grandmaison à Lombron et ses propriétaires (XIV^e-XX^e s.)", *La Province du Maine*, T. 74 - 4^e série, 1972, pp. 313-328.
- Froger L., "La paroisse de Lombron, de 1450 à 1789, d'après les comptes de fabrique", *Revue Historique et Archéologique du Maine*, T. 40, 1896, p. 257-65 et 41, 1897, p.86-113 et 226-247
- Menjot-d'Elbenne S., "Les sires de Braitel au Maine du XI^e au XIII^e s.", *Revue Historique et Archéologique du Maine*, 1876.
- Menjot-d'Elbenne S., "Les sires de Braitel de la famille Papillon du XIII^e au XV^e s.", *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, 2^e série, T. XIV, 1873-1874.
- Ouvrage collectif, *Églises de la Sarthe*, Éditions de la Reinette, 2006.
- Petit C., "Elle s'appelait Louise de La Flèche ou Louise Normand (1900-1977)", *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, année 2013, Mulsanne, 2014, pp.93-128.
- Pesche J-R., *Dictionnaire topographique, historique et statistique du département de la Sarthe*, Le Mans, 6 vol., 1829-1842.
- Plessix R., *Paroisses et communes de France*, Éditions du CNRS, 1983.
- Vallée E., *Dictionnaire topographique du département de la Sarthe*, revue et publié par Robert Latouche, Paris, 1952.
- Valais A., *Les églises rurales du premier Moyen Age (V^e-XI^e s.) dans l'ancien diocèse du Mans et à ses confins*, Université Paris Nanterre, thèse soutenue le 15/12/2021.
- ★ **Archives municipales de Lombron** : Plans et documents cadastraux.
- ★ **Archives diocésaines** : Plan de

l'inventaire général des paroisses pour l'année 1902, Lombron.

★ Archives départementales de la Sarthe :

- AA 1757, notice sur Lombron, s.l. n.d.
- 2 M 94, Fonds Charles Girault, Vente des biens nationaux.
- 2 O 166 5-9, bâtiments et équipements publics.
- 6 M 474, Statistique de la Sarthe, An XII.
- Fonds Samuel Menjot-d'Elbenne : 7 F 31, Châtellenie puis vicomté puis comté de Breteau : copies des aveux et dénombrements, 1404 -XVII^e s. et déclarations des terres relevant censivement de la vicomté de Breteau à Lombron en 1677. 7 F 33, Terriers des fiefs de La Forest-Vaulombron et de Vaubesnard, sis paroisse de Lombron et avoisinantes vers 1788.
- 18 J 574, Fonds Cordonnier-Détré.

Crédits photographiques

- ★ Photographies actuelles, sauf mention contraire : CEMJKA-Perche Sarthois 2024
- ★ Cartes postales et autres photographies anciennes, collections privées

Edition

- ★ Document édité par le Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois, sur papier issu de forêts gérées durablement, certifiées PEFC, à 3000 exemplaires en octobre 2024.
- ★ Rédaction : Sylvie Lemercier.
- ★ Relecture : Josette Trémier, Pierrick Barreau.
- ★ Remerciements à la municipalité de Lombron, en particulier à Josette Trémier et Alain Grémillon ; à Matthieu Barbet, M. Chrétien, Catherine Chollet-Fischer, M. Mme Dumont, M. Lecot, Mme MacKee, Patrick Sallé, Jean-Claude Haton et à tous les habitants actuels et passés pour leur accueil, la transmission de leur connaissance du territoire et le prêt de document.
- ★ Mise en page : Jérôme Bulard, d'après charte graphique nationale - Agence des Signes
- ★ Impression : Numeriscan
- ★ Dépôt légal : 2024.

CARTE DU PERCHE SARTHOIS, AVEC LES COMMUNES DISPOSANT D'UN PARCOURS-DÉCOUVERTE. Disponibles en brochure auprès du Perche Sarthois, des offices de tourisme du territoire et des mairies, ou en téléchargement gratuit sur www.perche-sarthois.fr



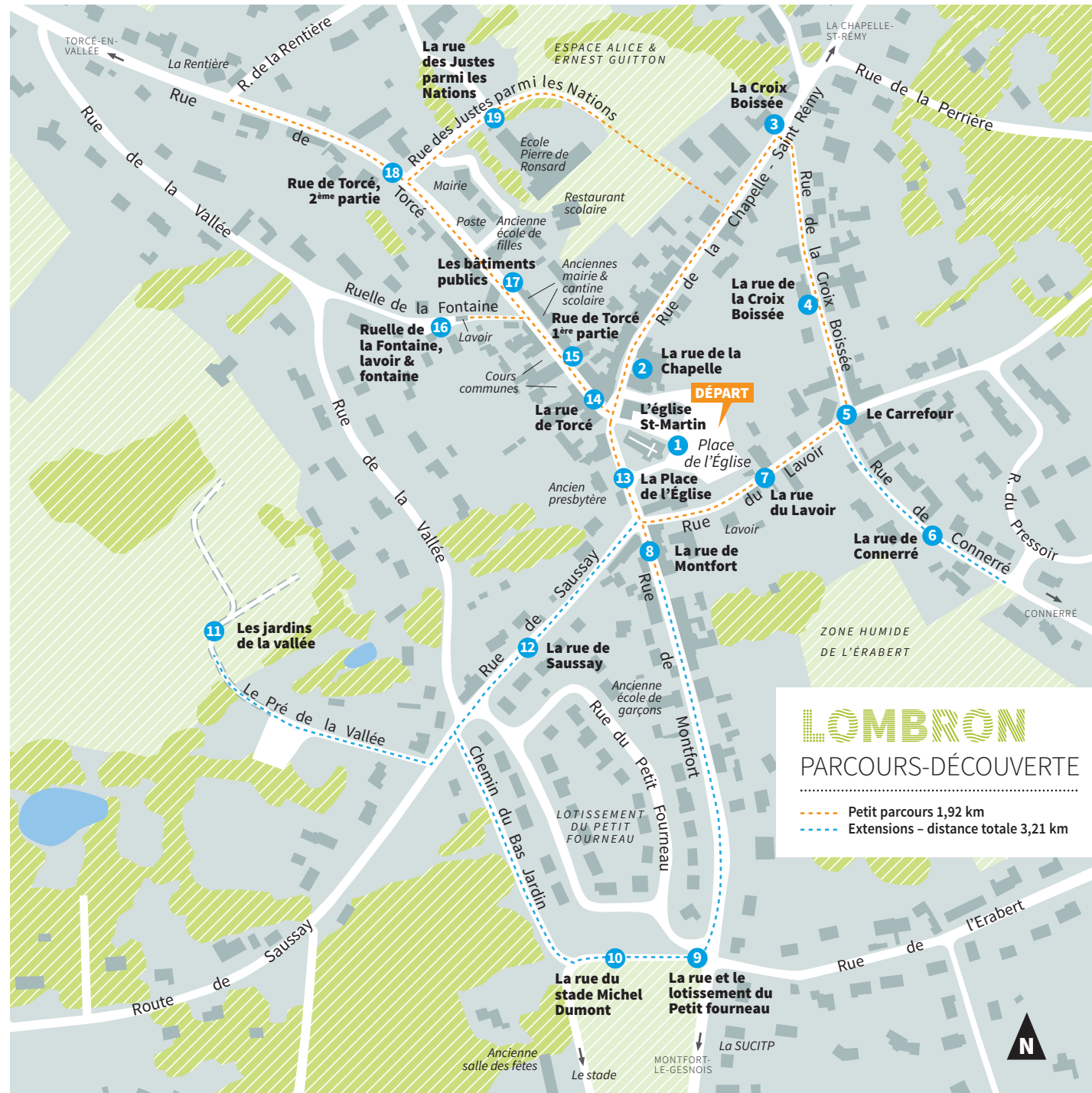
Tracé du Grand Prix 1906, faisant l'objet d'une brochure propre, également téléchargeable

Le Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois appartient au réseau des Villes et Pays d'art et d'histoire

Le ministère de la Culture, Direction générale des Patrimoines, attribue l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités qui animent leur patrimoine. Il garantit la compétence des guides-conférenciers et des animateurs de l'architecture et du patrimoine ainsi que la qualité des actions proposées. Aujourd'hui un réseau de 202 villes et pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.

À proximité, les pays de la Vallée du Loir, Coëvrons-Mayenne, du Vignoble Nantais, ainsi que les villes de Vendôme, Le Mans, Laval, Angers, Saumur, Tours, Nantes, Saint-Nazaire, Guérande et Fontenay-le-Comte bénéficient de l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire.

Pour enrichir votre découverte, le Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois et ses guides-conférenciers, en partenariat avec les offices de tourisme, vous proposent des animations à destination des visiteurs individuels du printemps à l'automne et toute l'année pour les groupes.



LOMBRON PARCOURS-DÉCOUVERTE

- Petit parcours 1,92 km
- Extensions - distance totale 3,21 km

“AU MILIEU DE COLLINES BOISÉES, (...) LOMBRON JOUIT D’UNE SITUATION GÉOGRAPHIQUE QUI, SANS ÊTRE PRIVILÉGIÉE, LUI A PERMIS DE CONSERVER SON CARACTÈRE DE GROS VILLAGE SANS ÊTRE TENU À L’ÉCART DES BIENFAITS DU PROGRÈS...”

Extrait du *Maine Libre*, 26 février 1968

Lombron, parcours-découverte

Que vous soyez habitant ou visiteur de passage, ce document est fait pour vous. Il a pour but de vous faire découvrir l’histoire et le patrimoine de la commune de Lombron au rythme d’une balade pédestre. Après une introduction générale sur la commune, ce livret vous propose une promenade d’une distance totale de 3,21 km (ou de 1,92 km pour le parcours réduit) qui vous permettra de découvrir l’histoire et l’architecture du bourg et de ses abords.

L’itinéraire proposé ne fait l’objet d’aucun balisage spécifique. Suivez scrupuleusement le fil de parcours détaillé dans le texte et référez-vous au plan. Majoritairement privés, les lieux commentés sont plus ou moins visibles de la voie publique. Merci de ne pas pénétrer à l’intérieur des propriétés et de respecter l’intimité des habitants.

Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois

24 avenue de Verdun, 72400 La Ferté-Bernard
T. 02 43 60 72 77 / perche-sarthois@orange.fr
www.perche-sarthois.fr  

Mairie de Lombron

20 rue de Torcé, 72450 Lombron
T. 02 43 74 08 08 / mairie-lombron@wanadoo.fr
www.mairie-lombron.fr

Découvrez le
Perche Sarthois sur
votre smartphone
ou sur votre
tablette en flashant
ce QR Code !

